

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE PROPAGATEUR DES BONS LIVRES

BULLETIN

BI-MENSUEL



DE LA LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

Un bon livre est un ami : n'en ayons que d'excellents.

Abonnement : 25 centins par an.

CADIEUX & DEROME, ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES. 1603 RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL.

NOTRE QUATRIÈME ANNÉE

Avec le présent numéro, commence la quatrième année du *Propagateur des bons livres*. C'est encore loin des *noces d'or* !... La plupart de nos lecteurs auront, d'ici là, passé à un monde meilleur, et nous-mêmes nous aurons rendu compte de nos comptes-rendus !... mais n'anticipons pas, et revenons au XIX^e siècle.

A l'occasion du quatrième anniversaire de notre petit journal, c'est pour nous un devoir et un besoin de venir remercier tous nos bienveillants abonnés de l'attention, de l'intérêt et de l'indulgence qu'ils lui ont porté depuis sa fondation.

Plusieurs messieurs du clergé canadien et surtout américain nous ont maintes fois écrit des choses très flatteuses à l'adresse du journal. Un des évêques les plus éminents a même daigné nous écrire, à la date du 7 courant, ces encourageantes paroles : "Je lis toujours avec grand plaisir votre *Propagateur des bons livres* que je crois très propre à produire beaucoup de bien." (Merci, Monseigneur.) De telles paroles sont pour nous comme la main prévenante de la mère entourant l'enfant qui risque ses premiers pas. Grâce à cette protection, nous sommes restés debout, bien que nous ayons peut-être parfois un peu chancelé, ce qui est bien permis quand tant d'autres sont tombés.

Nous espérons donc que l'indulgence de nos lecteurs jointe à la bonne volonté des éditeurs contribueront à faire du *Propagateur des bons livres* un petit journal utile, à défaut d'amusant. C'est le but vers lequel nous avons toujours tendu en donnant à chaque numéro autant de variété que possible : un sermon de circonstance, une histoire populaire et édifiante, des anecdotes choisies, des pensées de quelques saints ou d'illustres personnages, des recettes même. Enfin nous avons voulu être utiles. C'est à nos lecteurs à dire si nous nous sommes trompés, ou si nous les avons trompés.

Au début de notre quatrième année, nous tenons à dire à nos lecteurs que notre programme reste le même. Comme par le passé, nous essaierons à nourrir, à varier et à agrémenter, s'il nous est possible, la rédaction, avouons-le, passablement difficile d'un journal exclusivement bibliographique, et surtout qui s'adresse à la classe de lecteurs la plus intelligente et de beaucoup la plus instruite, mais heureusement aussi, à cause de cela même, la plus indulgente. Aussi, est-ce là, tout à la fois, notre piédestal et notre boussole. Ainsi appuyés et guidés, nous reprenons, d'un pas ferme, en nous signant d'un grand *Deus, in adiutorium*, notre marche vers les douze mois qui nous attendent.

Nos lecteurs ne nous taxeront pas de vantardise, nous l'espérons, si nous leur rappelons ici que *Le Propagateur des bons livres* n'est pas un journal de quatre sous, puisque l'abonnement est bel et bien de 30 sous (25 centins). Nous nous empressons d'ajouter que, notre journal n'étant pas une spéculation, nous accordons comme par le passé, une prime de 25 centins à tous ceux qui veulent bien nous payer l'abonnement du journal. Cette prime pourra être choisie parmi nos propres éditions, c'est-à-dire dans notre *Bibliothèque religieuse et nationale* que nous venons d'enrichir d'un charmant petit volume : *NOS GRAND-MÈRES*, par M. Napoléon Bourassa. (V. page 8 du présent numéro.)

MORT DE SŒUR JEANNE-FRANÇOISE

Née SABINE DE SÉGUR.

Tant que ma sœur n'eut à lutter que contre les souffrances du corps, elle soutint le combat avec une énergie et une persévérance pleines d'allégresse. Elle continua à suivre la règle dans tout ce qu'elle en pouvait pratiquer, à se lever dès le point du jour, après des nuits de fièvre et d'insomnie, pour assister à la messe, à se priver pendant ces nuits cruelles d'une goutte d'eau que sollicitaient ses lèvres brûlantes, afin de pouvoir communier le matin. Ses sœurs, témoins de ses insomnies et de ses souffrances, ne pouvaient comprendre qu'elle eût la force et l'héroïsme de ne pas boire. On peut dire qu'elle disputa sa vie à la maladie et à la mort jour par jour, heure par heure, non pas en soignant son corps et en multipliant les remèdes, mais en continuant à agir tant que l'action ne lui fut pas impossible. Même, quand l'angoisse de l'âme vint se joindre à celle du corps, quand le ciel parut se voiler à ses regards, quand son Jésus lui enleva l'une après l'autre toutes les douceurs de son amour, toutes les marques sensibles de sa présence et de sa sainte familiarité, elle persévéra énergiquement dans ses pieuses pratiques, elle ne diminua rien de ses prières ni de ses communions. Comme une digne épouse, elle demeura fidèle à son époux dans les tristesses de l'abandon apparent où il la laissait pour l'éprouver, aussi bien qu'aux jours

heureux des joies célestes et des ivresses spirituelles.

Elle n'avait jamais craint la mort ; tout en se plaisant sur la terre où la communion lui donnait déjà le ciel, elle savait que sa demeure n'était pas ici-bas, et, comme toutes les saintes âmes, elle tendait au port de l'éternelle béatitude dans l'éternel amour. Au temps où elle était chargée de l'instruction religieuse des enfants du pensionnat, elle insistait souvent dans ses leçons sur les grandes pensées de la brièveté de la vie, de la vanité des choses qui passent, de la réalité des saintes espérances, et l'on sentait que sa bouche parlait comme toujours de l'abondance du cœur. Le regret de la vie, la crainte de la mort furent donc pour elle de véritables épreuves en contradiction avec les pensées et les habitudes de son âme, et que Dieu lui envoya sans doute pour accroître le mérite de son sacrifice et la beauté de sa couronne au paradis. Cette âme si avide, si amoureuse de la souffrance, se sentit tout à coup rejetée, par un violent instinct, dans l'horreur de la souffrance, dans l'attachement à la terre, dans le désir ardent du soulagement et de la guérison. Sa volonté luttait contre cet instinct ; et si elle parut quelquefois fléchir, elle finissait toujours par se relever et par vaincre. Mais cette lutte, pleine de trouble et d'angoisse, triplait pour

elle les douleurs de la maladie. Avant d'arriver à la gloire de la résurrection, les privilégiés du Seigneur doivent passer, comme il l'a fait lui-même, par le jardin de Gethsémani et par le Calvaire.

Au début de ses épreuves, son premier sentiment fut celui d'un douloureux étonnement. Elle était tellement habituée aux douceurs du divin amour, qu'elle ne put croire d'abord à la réalité ou du moins à la prolongation d'un état contraire. "Ma fille, lui avait six ans auparavant dit son saint Directeur, alors qu'elle demandait des souffrances et des humiliations, ma fille, priez Dieu que vous ne soyez pas effrayée ni scandalisée des états où Jésus vous fera passer !" Elle put alors savourer l'amère vérité de ces paroles ! Elle fut en effet tentée de se scandaliser de la voie nouvelle où la conduisait son Bien-Aimé. Comme un voyageur qui a perdu son chemin, elle jetait autour d'elle des regards désolés ; elle s'écriait avec le Sauveur sur la croix : "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné !" Puis, la confiance, l'amour reprenaient le dessus, et c'était à Dieu lui-même qu'elle allait demander des secours contre l'apparent abandon de Dieu.

Toujours simple, transparente et d'une absolue sincérité, elle laissait voir au dehors ses mouvements et ses luttes qui se passaient dans le fond de son âme. Elle exprimait naïvement à ceux d'entra nous qui la venaient visiter au parloir, son horreur instinctive et toute nouvelle de la mort. "J'ai terriblement peur de mourir, nous dit-elle plus d'une fois. Sainte-Thérèse demandait de souffrir ou de mourir ; eh bien, moi je demande de ne pas tant souffrir et de guérir !" "Je ne comprends plus rien à ce que mon bon Jésus fait en moi et pour moi, disait-elle aussi à ses compagnes ; en tout et partout il me mortifie, il m'ôte la lumière corporelle, la lumière spirituelle, il est insatiable ! On dirait qu'il a hâte de me faire mériter le paradis. Je ne suis cependant pas pressée de vous quitter : je me trouve bien ici-bas où je communie. Il est vrai que la vie m'est plus amère depuis que mon Jésus se fait un jeu de me tourmenter ; mais cela ne peut pas, cela ne doit pas durer. Il n'a jamais agi de la sorte avec moi, il ne faut pas qu'il change sa manière d'être. Car enfin, il sait bien que je me suis toujours née à son amour ; il ne peut tromper mon attente sans manquer à ses promesses."

C'est dans ces termes naïfs et touchants qu'elle exhalait sa peine et qu'elle adressait à son Bien-Aimé ses plaintes et ses prières.

D'autres fois, elle entrait au chœur, se prosternait devant le Saint Sacrement et se mettait en oraison. Mais sa faiblesse l'empêchant de prier, ou plutôt Dieu ne répondant pas comme naguère à ses ardeurs, elle se relevait et disait : "Mon Dieu, vous m'empêchez de vous prier, vous êtes cruel pour moi, vous vous dérobez à mon amour, eh bien, tant pis, je m'en vais !" Elle s'éloignait en effet, puis, ramenée par un invincible attrait, elle revenait, bon gré mal gré, se replonger dans l'élément divin.

Un jour, en sortant de la chapelle, elle écrivit de sa main à la supérieure le billet suivant qui a été conservé et qui prouve que le bon Sauveur ne tenait pas toujours rigueur à sa fidèle servante :

"Ma mère chérie, voyez combien Jésus est bon ! J'avais un peu de peine tout à l'heure en sentant que je ne serais pas en état de contribuer en rien à la fête, pas même de parler pour amuser un peu nos sœurs. Jésus m'a attirée au chœur devant le Saint Sacrement, et là, il m'a appris qu'il me retirait de tout, pour que tout mon temps et tout mon être ne fussent que pour lui seul, et parce qu'il voulait me dire ses secrets. Je ne sais plus ce qu'il m'a dit ensuite, mais j'ai compris et je pleurais malgré moi. Et puis j'ai eu besoin de vous le dire. Ma bonne mère, je vous aime encore plus quand Jésus est ainsi avec moi !"

Une des religieuses lui demandant un jour comment elle se trouvait, elle répondit en montrant sa poitrine : "Mon bon Jésus a mis là sa main et ne veut pas la retirer. Cela me fait peur, je n'aime pas la souffrance. Cependant, si mon Jésus a ce goût pour moi, il faudra bien que j'y passe ! Priez pour moi." C'est ainsi que toujours, après les luttes quelquefois terribles, peut-être même après les défaillances (car qui oserait affirmer qu'elle ne faillit jamais ?) elle finissait par la résignation, la douceur et l'amoureux abandon de son être à la volonté du Seigneur.

Sa confiance en Dieu survivait d'ailleurs à

toutes les épreuves. elle en laissait échapper sans cesse de naïfs témoignages. Quand elle commençait la série des longues et cruelles insomnies qui l'assailaient de ses nuits de véritables supplices, elle eut recours à son moyen habituel, à la prière. Un matin, elle dit joyeusement à la sœur qui la soignait : "Savez-vous ce que j'ai fait cette nuit ? Il était une heure, je n'avais pas encore dormi. J'ai dit à Notre-Seigneur : "Mon bon Jésus, j'en ai assez, je suis fatiguée. J'ai veillé jusqu'à quatre heures. Désormais, je ferai toujours ainsi." Et elle ajouta avec son inimitable naïveté : "Il fait tout de même tout ce que je veux, le bon Dieu !"

Ses mérites d'ailleurs ne faisaient que grandir au milieu de son délaissement. Son zèle pour la conversion des pécheurs, sa préoccupation des pauvres, sa tendre charité pour ses compagnes, remplissaient toujours son âme et sa vie, et tandis que les ténèbres qui lui voilaient le ciel la faisaient douter par moments de son salut et de son amour, ses sœurs admiraient en elle, malgré ses défaillances momentanées, un accroissement de vertu et de grâce, résultant de ses épreuves mêmes. Quant elle pouvait se traîner aux assemblées de la communauté, on la regardait, on l'écoutait avec un tendre respect. Elle ne pouvait parler sans fatigue, mais elle disait aux autres : "Parlez-moi du bon Dieu, parlez-moi des saints : cela nourrit et instruit tout le monde." Si on lui demandait de prononcer à son tour quelque parole d'édification, elle répondait le plus souvent : "Je n'ai rien à dire, je ne sais rien." On voyait qu'elle s'effaçait et s'humiliait de plus en plus.

Un jour, cependant, dans une affaire importante qui préoccupait la communauté, il lui arriva de donner son avis un peu vivement. Avant la fin de l'assemblée, elle s'accusa tout haut de cette vivacité, demanda pardon à ses sœurs du scandale qu'elle croyait leur avoir donné, et les supplia de vouloir bien prier pour elle qui était si misérable et si pleine de vanité. Rien ne peut rendre, disaient plus tard les religieuses, la simplicité touchante et profonde avec laquelle elle fit cet acte d'humilité, ni l'impression de sainteté qu'il laissa dans tous les cœurs.

Dès le mois de mars, elle ne conserva plus guère d'espoir de guérison et s'entretint souvent avec ses sœurs de sa fin prochaine. Vis-à-vis de sa famille, elle feignait d'espérer, mais c'était seulement pour la rassurer. Nous faisons de même devant elle, et par un même sentiment nous nous cachions mutuellement nos inquiétudes et nos tristesses croissantes. Djà, plusieurs mois auparavant, quand le cher et pieux directeur de son âme était venu lui dire adieu en partant pour Rome, où il devait passer l'hiver, elle lui avait dit : "Ah ! mon père, je vous en prie, donnez-moi tout le temps qu'il vous plaira, car c'est fini, vous ne me reverrez plus."

Vers le commencement du printemps, elle dit à sa voisine de cellule d'un ton sérieux, presque solennel, qui contrastait avec son enjouement habituel : "Ma chère amie, notre mère et vous, vous voulez me faire faire de nouveaux vêtements ; je vous déclare que vous avez tort, je n'aurai pas le temps de m'en servir. A la Toussaint, je ne serai plus avec vous, je serai avec mon bon Dieu ! — Voyez-vous, disait-elle encore, on m'assure que l'on vit avec un poumon, mais je m'en irai bientôt, j'en suis sûre, c'est ma dernière saison à passer avec vous." Puis, reprenant son accent de gaieté : "Le bon Dieu va me prendre, parce qu'il me trouve assez bonne ; mais vous, c'est autre chose, il ne veut pas encore de vous !"

"Je veux bien mourir, répondit-elle un jour à une sœur qui envoyait son bonheur d'aller au paradis, mais j'aimerais mieux vivre pour apprendre à aimer le bon Dieu davantage....."

Un autre jour, comme elle souffrait beaucoup, elle vint trouver cette même sœur et lui dit : "C'est fini, le bon Dieu me l'a révélé, je vais mourir !" Et voyant la tristesse se peindre sur le visage de sa compagne, elle reprit : "Vraiment, vous aurez de la peine si je meurs ? pauvre fille ! Eh bien ! je ne vous en parlerai plus."

La veille de l'Assomption, tout en aidant de son mieux une des religieuses à préparer des fleurs et des ornements pour la fête du lendemain, elle disait : "A chacune des fêtes que nous célé-

brons, je me dis : je ne la reverrai plus sur la terre. Je n'ai pas loin maintenant, le bon Dieu me prend pièce par pièce. Il m'a pris mon œil droit, mon poumon, ma jambe, il me prendra bientôt tout à fait. Vous n'aurez pas peur de moi quand je serai morte, n'est-ce pas ? Et elle ajouta sur un ton de douce plaisanterie : " Je serai très belle, j'aurai l'air d'une sainte."

Comme une sœur lui recommandait sa famille, qui avait grand besoin de secours d'en haut, elle répondit simplement : " Vous avez bien raison de me le demander de prier Dieu, car depuis que je suis si malade, le bon Dieu m'accorde tout ce que je lui demande."

Une de ses compagnes du noviciat ayant trouvé un remède qui avait apporté quelque soulagement à ses souffrances, elle la fit appeler pour la remercier, et lui dit : " Ma chère amie, priez pour moi, j'en ai tant besoin ! Toujours étouffé et je n'ai que je mourrai peut-être comme cela, quelle mort ! Vous savez, je ne desirais pas mourir et surtout de cette façon-là, mais il faut s'y faire." Puis souriant et reprenant un ton de douce joie : " Vraiment, ce n'est pas une mort digne de moi ! J'ai cru de mourir comme M. de Bernières, dans une extase d'amour, sur mon prie-Dieu, on comme ces grands saints dont l'excès d'amour rompt les liens qui les relient encore sur la terre. Au lieu de cela, je mourrai comme les plus simples mortels ! Enfin, il faut se laisser faire par le bon Dieu, mais il y a de vilains moments ! Si vous saviez comme Dieu me réduit ! Vous ne devez plus me reconnaître, je ne me connais plus moi-même, j'en suis venue au point de m'ennuyer devant le Saint Sacrement !"

Elle rappela alors à sa compagne plusieurs souvenirs du noviciat et de leurs premières années de religion et elle ajouta : " Je l'ai bien dit à notre sœur Marie de Sales, ces pauvres filles, elles auront du chagrin quand je n'y serai plus, elles m'aimaient tant ! N'est-ce pas que je ne me suis pas trompée ? Ah ! ma pauvre amie, comme il vous en coûtera de vous occuper de la faire entrer ! Je n'aurais pas voulu vous faire cette peine-là, mais décidément le bon Dieu semble le vouloir ! " Et en achevant ces mots, elle l'embrassa affectueusement.

Son état s'aggravait de jour en jour : les tubercules des poumons avaient gagné les entrailles et ses jambes commençaient à enfler ; ses quintes de toux étaient affreuses, même à entendre : elle lui déchirait le poitrine, et les médecins s'étonnaient de ces cruelles souffrances, tout à fait inhabituelles dans ce genre de maladie. Quelques-uns des sœurs eurent la pensée qu'un changement d'air, une saison d'Eaux-Bonnes, aideraient peut-être à la rétablir. Les médecins consultés répondirent que cela pourrait peut-être la soulager, mais la guérir, non. D'ailleurs ce projet rencontrait deux obstacles insurmontables, la règle de la Communauté et la volonté inflexible de Sabine elle-même. Ayant sur quelque chose de cette idée, sur laquelle sa sœur jumelle avait particulièrement insisté, elle en fut vivement affligée. Attachée par le fond des entrailles à sa maison religieuse, elle craignait toujours qu'on ne la crût pas heureuse, et surtout depuis qu'elle était malade, elle tremblait qu'on ne se figurât qu'elle regrettait de s'être faite religieuse. Pour couper court à des pensées irréalisables et qui la blessaient dans son sentiment le plus intime, elle écrivit à sa sœur la lettre suivante, où la vivacité de sa foi se montre toute entière :

Samedi-Saint, 1868.

" MA BONNE HENRIETTE,

" Depuis ton départ, j'ai vu de divers côtés que tu courrais le projet, si je n'allais pas mieux, de me faire changer d'air. Je suis fâchée que tu ne m'en aies pas parlé toi, car je t'aurais dit tout de suite ce que je t'écris aujourd'hui. Ta pensée me prouve que tu ignores plusieurs choses sur lesquelles je vais t'éclairer. Évidemment tu ne sais pas que nos vœux et nos règles nous obligent à une clôture irrévocable, qu'il ne nous est permis de rompre sous aucun prétexte. Le seul cas où il nous soit permis de changer de monastère, c'est pour rendre service, comme de prêter une supérieure ou une sœur dont on aurait besoin dans une autre communauté, ou bien pour faire une fondation, mais jamais pour des raisons personnelles. Un cas de santé s'étant présenté du temps de nos sœurs fondatrices, tous deux ont défendu toute sortie, sous quelque prétexte que ce fût."

" Tu comprends, d'après cela, ma chère Henriette, que je me ferais bacher en morceaux plutôt que de passer le seul de la porte, dussé-je retrouver la santé de l'autre côté. Renonce donc à cette pensée, car les démarches que tu pourrais faire auraient d'autre résultat que de charger la conscience d'une grande faute, d'amener un grand scandale et de me porter à moi-même un coup mortel, par la pensée que dans le monde on peut croire que j'ai eu même l'ombre d'un pareil desir, et que s'il n'a pu s'effectuer, c'est parce qu'on m'a retenu prisonnière. Comprends bien, une fois pour toutes, que, pour moi, franchir la clôture, c'est renier mes vœux et rompre avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. Or, si, il y a dix ans, sans connaître encore la grandeur de la vocation religieuse, j'ai cependant franchi tous les obstacles pour entrer ici, ce n'est pas après dix ans d'intimité avec Notre-Seigneur et après avoir goûté le don de Dieu, que j'irais l'abandonner. C'est ici la maison de mon repos, c'est là que je dois vivre et mourir entre les bras du Seigneur... Ah ! mon Henriette, je vous embrasse tous et prie pour vous, plus encore en ne disant rien qu'en priant... Ne te tourmente pas de moi ; je ne m'inquiète pas et je passe de bons moments à la tribune de la chapelle."

" Ta chère sœur,

" JEANNE-FRANÇOISE."

Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer et de défendre cette règle, conséquence nécessaire de la clô-

ture, à laquelle Sabine s'attachait avec tant d'énergie. Je serai seulement remarquer à ceux qui seraient tentés de trouver cette rigueur excessive, que les religieuses de la Visitation font, comme toutes les religieuses, le vœu de pauvreté. Or, les changements de lieux et de résidence, les voyages aux Eaux, les séjours dans le Midi, sont des remèdes de riches : c'est un luxe que les pauvres ne connaissent pas. Ils se soignent tant bien que mal, et guérissent ou meurent là où les a placés la Providence. J'ajoute que lorsqu'on quitte le monde et qu'on entre au couvent, c'est pour se mortifier, se sacrifier et se préparer à mourir !

D'ailleurs, les supérieures de Sabine et ses compagnes firent tout au monde pour suppléer à ce remède extrême qui, d'après les médecins, n'aurait pu la sauver. Elles l'entourèrent, depuis le début de sa maladie jusqu'à la fin, de soins de toute espèce : malgré la pauvreté de la maison, on lui servait les mets les plus fins et les plus variés pour tâcher de vaincre son dégoût de toute nourriture. D'abord, cette recherche de table lui coûtait beaucoup : elle en était alligée et humiliée ; puis, le mal croissant, elle n'eut plus la force de s'en préoccuper. On la veillait chaque nuit, et les sœurs se disputaient la triste consolation de lui rendre ce service. Enfin, elle n'aurait pu trouver dans sa famille des soins plus constants, plus intelligents et plus affectueux. Ces preuves multipliées de dévouement la touchaient jusqu'au fond de l'âme, et son amour pour la communauté et pour ses compagnes s'accroissait encore, si c'est possible, par la reconnaissance. Elle cherchait tous les moyens de leur témoigner à son tour sa tendresse, et quand l'excès de la souffrance lui arrachait un mouvement d'impatience, une parole un peu vive, elle rappelait aussitôt la sœur qu'elle avait rebutée, l'accablait de marques d'affection et lui demandait pardon de ce qu'elle appelait son ingratitude et sa dureté.

S'excusant un jour de ces imperfections près l'une de ses compagnes du noviciat, elle lui dit : " Oh ! priez, priez pour moi, j'en ai tant besoin ! Il me faut tant de patience ! Et il en faudra tant encore ! " La sœur lui répondit en l'assurant de sa tendre amitié, et en la priant d'offrir de son côté pour ses pauvres filles (c'est ainsi qu'elle appelait ses anciennes compagnes) un peu de ses souffrances : " Ce n'est pas un peu, répliqua Sabine avec un doux sourire, c'est beaucoup, oh ! oui, beaucoup, que j'offre pour elles ! "

A partir de l'Assomption, l'état de la malade s'aggrava d'une manière inquiétante, l'enflure de ses jambes augmenta rapidement ; l'oppression, déjà si pénible depuis longtemps, devint beaucoup plus forte. Son relâchement spirituel semblait croître avec sa faiblesse et ses souffrances physiques : elle était tout éperdue, et dans ce naufrage de son corps et de son âme, le phare de l'espérance et de l'amour s'éteignait à jamais, et la laissait dans de lamentables ténèbres ; il était évident qu'elle touchait au point culminant de ce calvaire qu'elle gravissait si douloureusement depuis six mois. Le 18 août, elle eut encore la force de se traîner au parloir, pour y voir un de ses beaux-frères qu'elle avait toujours particulièrement aimé et qu'elle n'avait pas vu depuis longtemps : avec sa simplicité habituelle, elle lui laissa voir l'abîme de la désolation où elle était plongée, et il sortit navré de cette entrevue. Ce fut la dernière fois qu'elle quitta sa chambre. Dans la nuit du 27 au 28, elle eut une crise d'étouffements si violente que, pendant plusieurs heures, ses sœurs s'efforcèrent de la voir succomber : ce fut une véritable agonie. D'après l'avis du médecin et dans la prévision d'une nouvelle crise qui eût été la dernière, on lui parla de recevoir les sacrements. Les sœurs craignaient que cette proposition, en lui révélant l'imminence du danger, ne réveillât ses terreurs de la mort. Il n'en fut rien : si la tentation de la nature était forte, la grâce était plus forte encore. Elle se confessa, communia avec une tendre piété, reçut le sacrement de l'Extrême-Onction avec la sérénité de ses plus heureux jours, et quand la cérémonie fut accomplie elle s'écria avec une joie toute céleste : " Oh ! que les grâces de Dieu sont abondantes ! "

A partir de ce moment et pendant le reste de son séjour en ce monde, ses angoisses de corps et d'âme s'adoucirent sensiblement, et sauf quelques retours douloureux, elle retrouva en partie ce calme, cette paix angélique dont le Seigneur l'avait gratifiée pendant toute sa vie. Sa faiblesse alla toujours croissant, mais ses souffrances aiguës diminuèrent, et ce fut une pente relativement douce qu'elle descendit au tombeau.

Elle eut l'ailleur jusqu'à la fin une consolation indicible et qui lui avait fait défaut depuis qu'elle ne pouvait plus aller à la chapelle : ce fut la permission que lui accorda l'autorité archiépiscopale, de recevoir la sainte communion en viatique tous les trois jours. Le Seigneur vint à celle qui ne pouvait plus aller à lui, et chacune de ses visites était pour elle une source d'inéffables délices.

Les sœurs ont gardé un souvenir profond de ses paroles, de ses tendresses et de sa charité, pendant les longues nuits des deux derniers mois qu'elle passa sur la terre. Elle craignait toujours que ses compagnes ne se fatiguassent à la soigner, et elle veillait avec une douce sollicitude sur celles qui la veillaient elle-même. Ayant trouvé qu'une de ses compagnes du noviciat s'était dérangée trop souvent pendant la nuit à son sujet, elle s'en plaignait à la sœur infirmière qui la soignait pendant le jour. " Voulez-vous, lui dit celle-ci, qu'on ne l'appelle plus quand son tour revient ? " Oh ! non, répliqua Sabine, la pauvre fille, cela lui ferait de la peine. Dites-lui seulement qu'une autre fois, elle ne se dérange que quand je l'appellerai."

Un soir, se trouvant plus souffrante encore que d'habitude, elle fit signe à la sœur qui la veillait d'approcher de son lit et lui dit avec un accent singulièrement touchant et affectueux : " J'ai peur d'avoir une mauvaise nuit, j'aurai la fièvre. Si je vous dis quelque chose qui vous fasse de la peine, n'en ayez pas de chagrin, c'est le mal ! Si vous saviez comme je souffre ! Si le bon Dieu me

guérit, je vous rendrai tout cela... C'est une bonne maladie que celle-là, ajouta-t-elle ; je ne sais pas si je guérirai ou si je mourrai : mais si je me rétablis, je vous assure que je saurai soigner les malades : je comprends maintenant qu'il faut avoir souffert pour savoir soulager les autres ! "

L'excès de la souffrance lui arrachait-il quelque plainte, elle demandait aussitôt qu'on lui donnât son crucifix, et le tenant dans ses mains, elle ne cessait de le baiser. " Oh ! mon bon Jésus, je vous en prie, laissez-moi dormir ! J'en ai assez : c'est fini, n'est-ce pas ? Je ne tousserai plus ? " Puis se retournant vers la sœur, elle la remerciait par un aimable sourire de l'assistance qu'on lui avait donnée : " Pauvre fille, disait-elle souvent, quelle nuit je vous fais passer ! "

Elle s'informait affectueusement de chacune de celles qu'elle ne voyait pas, s'intéressait encore à tout ce qui les touchait, et malgré son état pitoyable, trouvait de la pitié pour les peines des autres. Parfois même, pendant ces douloureuses insomnies, elle cherchait à égayer par quelque douce plaisanterie les sœurs qui la veillaient. Il lui arriva, pour les distraire et leur donner le change sur ses souffrances de leur chanter des chansons de sa jeunesse, et elle ne s'arrêtait que lorsqu'une quinte, comme elle disait en souriant, la forçait à se taire. Une nuit, l'une d'elles, prise d'une violente envie de tousser, et voulant la comprimer de peur d'éveiller Sabine qu'elle croyait endormie, fut obligée de céder à la nécessité. La sainte malade, au lieu de la reprendre, se tourna vers elle avec un bon sourire et lui dit : " Pauvre malheureuse ! quelle toux vous avez ! Si un voleur caché sous un lit avait un pareil besoin de tousser, il serait mal à l'aise ! "

Une autre fois, elle dit à une sœur qui passait la nuit auprès d'elle et qui était alors au milieu de sa retraite : " Vous êtes donc en retraite ? Vous êtes bien heureuse ! Pour moi, je n'en ferai pas cette année. D'ailleurs je puis m'en passer, mon bon Jésus m'a appris tant de choses depuis qu'il me tient attachée avec lui sur la croix, que je n'ai plus besoin de rien connaître, si ce n'est le ciel où j'irai bientôt. Mon Jésus n'est plus qu'au ciel pour moi, je ne dois donc plus vouloir vivre ! "

Cette dernière parole si résignée, si touchante, si sublime dans sa simplicité, me paraît résumer la vie et exprimer l'âme de ma sainte sœur mieux que tout ce que je pourrais dire : elle est là toute entière.

Elle avait toujours attaché une grande importance aux anniversaires, et elle voyait cette fois approcher le 17 septembre avec un mélange d'espérance et d'anxiété. C'était le jour où, dix ans auparavant, sa nièce et sa filleule, la petite Sabine, s'était envolée de ce monde : " Vous verrez, disait-elle, que ce jour-là il m'arrivera quelque chose du ciel. " Elle s'attendait à mourir en cette même journée. Son pressentiment ne se réalisa point, mais dès le matin, il se passa en elle quelque chose d'extraordinaire ; elle semblait tout occupée intérieurement. A un certain moment, la sœur qui la soignait voyant qu'elle la regardait en souriant, lui demanda ? Eh bien, qu'y a-t-il donc ? — Sabine m'a assurée, répondit la malade, que dans un mois j'irai la rejoindre au paradis. " La sœur se souvint de cette parole quand un mois plus tard, le 20 octobre, elle la vit en effet partir pour le ciel.

A dater des premiers jours d'octobre, sa faiblesse devint si grande, sa respiration si haletante, qu'on dut s'attendre chaque jour à la voir s'éteindre comme un cerceau dont la cire est toute consumée. Pourtant la flamme du saint amour brillait toujours dans son regard et y brilla jusqu'à la fin. Sa mère et sa sœur jumelle, admises dans l'intérieur du monastère, où elles avaient l'habitude de faire des retraites, ne la quittèrent pour ainsi dire pas, durant les deux dernières semaines de sa vie. Elles purent constater par elles-mêmes de quels soins maternels et fraternels leur chère mourante était entourée au sein de sa famille religieuse. Son frère aîné vint plus d'une fois pendant ses derniers jours la confesser et lui apporter la communion. Elle ne manqua donc pas d'aucune consolation spirituelle.

Le 19 octobre, on crut qu'elle ne passerait pas la journée. Depuis deux jours déjà, elle avait retrouvé dans sa plénitude ce sentiment de l'union intérieure avec Dieu, dont l'absence l'avait si cruellement éprouvée. A la manière dont elle embrassa le soir sa mère et sa sœur jumelle, il était évident qu'elle croyait les embrasser pour la dernière fois.

Son frère lui adressa, avant de la quitter, quelques mots de foi et de tendresse chrétienne qu'elle accueillit avec une douce émotion :

" Tu vas donc aller avec le bon Dieu ? Tu vas voir Jésus face à face ; tu vas voir la sainte Vierge, saint François de Sales, saint François d'Assise ! Comme tu es heureuse ! Je voudrais bien être à ta place ! Comme nous nous sommes aimés sur la terre, n'est-ce pas ? Tu es ma petite sœur du Ciel, nous allons nous aimer encore bien davantage. "

Elle lui répondait par un sourire angélique. On voyait qu'elle savourait silencieusement la joie de sa paix et de son union retrouvée.

Cependant, autour d'elle, on demandait, on attendait plus encore. La pauvre sœur converse qu'elle avait tant aimée et qui, depuis plusieurs mois, l'avait soutenue et encouragée tout particulièrement dans ses épreuves spirituelles, voulait une manifestation de la sainteté de cette âme prête à partir et de la gloire qui l'attendait au Ciel : " Seigneur, disait-elle et répétait-elle sans cesse avec cette admirable éloquence que les âmes les plus simples puisent dans le sein du Verbe Éternel, Seigneur, vous qui êtes l'enchantement des âmes, enchantez donc ma bonne petite sœur ! Enchanter ce cœur qui est tout à vous : venez l'investir tout entier. Je vous demande cela pour elle-même, pour toute la communauté, pour toute la famille. Je vous le demande pour vous-même, Seigneur, afin qu'elle voie que vous êtes fidèle ! Venez prouver vos miséricordes et montrez qu'elle âme est toute à vous ! "

Cette ardente et sainte prière allait obtenir son

effet. La nuit se passa sans accident : bien que douloureuse, à cause d'une toux incessante, elle fut calme, même joyeuse. Après les quintes, la chère mourante reprenait immédiatement ce sourire si fin, si gracieux, qui avait toujours donné à son visage quelque chose de tout spécialement sympathique. " Ce n'est pas grand-chose, disait-elle ; qu'est-ce qu'une souffrance comme celle-là ? à mon bon Jésus, je vous aime ! " Et elle baisait avec un amour de petit enfant le crucifix plein de reliques, que son frère lui avait confié le lendemain de son Extrême-Onction, le 29 août. Elle ne l'avait pas quitté depuis ce jour, et c'est sur cette image du Sauveur qu'elle devait rendre le dernier soupir. — " Entendez-vous chanter mon petit oiseau ? " disait-elle à la bonne sœur qui la veillait (elle voulait parler du sifflement que rendaient ses pauvres poumons presque détruits) : " le petit coquin, comme il fait du bruit ! " On l'entendait en effet dans toute la chambre.

Le matin, vers huit heures, elle entra tout à coup dans une sorte de ravissement. La présence de Dieu en elle devint si visible et si admirable que la sœur envoya chercher immédiatement la mère supérieure, la sœur dépositaire et trois ou quatre autres religieuses. Pendant cette extase d'amour qui dura près d'une demi-heure, la bienheureuse épouse du Christ baisait son petit crucifix avec de grands transports. " O mon Jésus, mon Jésus, s'écriait-elle d'une voix aussi forte que si elle eût été en pleine santé, que je vous aime ! Que je suis heureuse ! Venez bien vite, venez me prendre, me mener au Ciel ! Maintenant, je n'ai plus peur de mourir ; depuis trois jours, c'est fini. Je desirais mourir pour aller avec vous ! à mon bon Jésus, je vais donc vous voir ! Que ce soit aujourd'hui ! Oui, je suis heureuse de mourir. Ma chère communauté, mes bonnes sœurs, nous ne nous quitterons pas ; je serai toujours avec vous. "

Puis, avec un accent tout particulier : " Je ne vois pas bien encore ce que c'est : mais je sais qu'un grand bien va arriver à la communauté à cause de moi. Ce sera un grand bien, mais je ne vois pas bien ce que c'est ! "

La sœur dépositaire, ancienne supérieure et confidente de Sabine qu'elle aimait comme son enfant, a dit depuis, que si ce transport avait duré encore quelques instants, la sainte mourante n'aurait pu le supporter. Craignant que la violence de son desir et de son amour n'achevât de briser sa vie, elle fit immédiatement avvertir la famille. Ses frères présents à Paris, accoururent au monastère, et versèrent des larmes en apprenant la grâce que Dieu venait de lui faire.

Vers dix heures, son frère aîné fut admis auprès d'elle. Elle était sur son lit, la tête couverte d'un voile blanc, pleine de sérénité et de joie. Son visage amoindri par la souffrance lui donnait l'apparence d'un petit enfant. L'extase était passée, mais la visite du Seigneur avait laissé dans son âme et jusque sur son visage une paix céleste qui y demeura jusqu'aux approches de l'agonie. Ses souffrances mêmes ne l'en faisaient point sortir : " Est-ce que cela trouble la paix ? lui demanda une de ses sœurs après des crises douloureuses. — Oh ! non, du tout, répondait-elle doucement, seulement cela fait mal. "

Vers dix heures, elle appela son frère seul près de son lit : elle se confessa une dernière fois des petites misères de son innocence vie et surtout des fautes qui avaient pu lui échapper durant sa longue maladie. Sa confession terminée, elle lui fit, avec une présence d'esprit merveilleuse, beaucoup de recommandations particulières, n'oubliant personne, ni parents, ni amis, ni même les pauvres qu'elle secourait et qui allaient perdre en elle leur seconde Providence. Elle le pria de demander pardon pour elle à la sœur infirmière, dont elle croyait avoir quelquefois recueilli les soins avec un peu d'impatience. Puis il la quitta pour aller à la chapelle chercher le Saint-Viatique. Elle indiqua elle-même comment il fallait disposer les flambeaux et le crucifix, et quand tout fut prêt, les mains jointes et la tête voilée, elle attendit son bien-aimé.

Bientôt, le son de la clochette annonça l'arrivée du Seigneur. Il passa porté dans les mains de son père, suivi de toute la communauté : chaque religieuse tenait un cierge allumé. Je n'oserais pas peindre cette scène déchirante et sublime, ce prêtre aveugle élevant devant les yeux de celle qui était deux fois sa sœur le corps sacré du Sauveur, lui adressant d'une voix que les larmes faisaient trembler quelques paroles de consolation et de sainte espérance, et déposant sur les lèvres de la mourante le gage de sa résurrection et de son bonheur éternel. Tous les assistants agenouillés priaient et pleuraient : ils étaient remplis de tristesse et de joie. Dieu était au milieu d'eux et tous sentaient sa présence.

Après qu'elle eut reçu la sainte hostie, Sabine demeura quelque temps immobile, comme si elle fût déjà morte ; mais ce n'était pas l'anticipation de la mort, c'était celui de la foi et de l'amour. Au bout de quelques minutes, son frère s'approcha d'elle, adurant en elle Jésus comme en un très pur tabernacle. Elle l'embrassa tendrement et à plusieurs reprises : " Nous ne nous quitterons jamais, lui dit-elle. Tu prendras bien soin de maman, tu tâcheras d'être là quand elle mourra, pour l'aider. " Puis elle ajouta : " Tu ne me quitteras pas, n'est-ce pas ? Tu resteras jusqu'à la fin. La bonne sœur dépositaire m'a promis que je n'étoufferais pas et que je mourrais aujourd'hui. Qu'en penses-tu ? " Il lui répondit qu'en effet elle ne passerait pas la journée. — " Oh ! tant mieux ! Prie pour que cela soit bientôt. "

Il lui parla aussi du bonheur qu'elle avait de mourir à la Visitation, épouse du Jésus Christ, comblée de ses grâces depuis son enfance. " Voici la fin du travail, plus de douleurs, plus de dangers. Voici ton Epoux qui vient te chercher pour te faire entrer en son beau Paradis. — Oui, oui, reprit-elle. J'y vais avant toi, je t'aiderai au moment de la mort. Toi aussi tu auras une bonne place. "

Sa mère, sa sœur s'approchèrent chacune à leur tour et reçurent ses dernières tendresses. Elle s'attendrissait visiblement quand on lui recom-

mandait de protéger les enfants de la famille.

« Pauvres petits, je les aime tant ! » Elle demanda naïvement pardon à sa mère de toutes les peines qu'elle pouvait lui avoir causées, et comme la pauvre mère l'assurait en pleurant qu'elle n'avait rien à lui pardonner, qu'elle avait toujours été la meilleure des filles, la chère mourante l'embrassa et lui répétait : « Vraiment ! C'est bien vrai ? Quel bonheur ! »

Elle dit à sa sœur jumelle : « Ma pauvre Henriette, c'est aujourd'hui mon grand jour, entends-tu ? C'est mon grand jour. Mais ne pleure pas ; je ne veux pas que tu aies de la peine, je suis si heureuse ! »

Elle prononçait toutes ces paroles avec un sourire, un regard et un accent divins et pénétrants dont on ne saurait exprimer la douceur.

Vers deux heures, elle s'endormit un peu. En se réveillant, elle sourit : « Je ne sais pas ce que c'est ; je ne souffre plus de nulle part. C'est donc comme cela qu'on meurt ? Oh ! que c'est bon de mourir ! Il me semble que je suis déjà dans le ciel. » Et se tournant vers sa jumelle qui se tenait près de son lit, elle ajouta avec une sorte de solennité : « Vois-tu, mon Henriette, n'aie jamais peur de la mort : c'est trop bon de mourir ! »

Elle répéta la même chose à une de ses amies d'enfance, hôtesse et presque sœur de la Visitation, et elle lui dit ensuite : « Je t'aime ; je t'appellerai bientôt ! » Cette parole enivra d'amour de Dieu celle qui la reçut.

Vers quatre heures et demie, à la chute du jour, les premiers signes de l'agonie commencèrent. Elle ne pouvait presque plus rejeter les mucosités qui s'accumulaient dans sa poitrine. Elle n'avait pas de crises d'étouffement, mais elle était de plus en plus oppressée, et dans l'angoisse : « Je n'ai plus de forces, disait-elle de temps en temps. Je crois que ce sera bientôt. » Après quelques moments de silence, elle appela son frère : « Gaston, j'ai de la peine. Prie et chasse le démon. — Est-ce qu'il te tente, ma pauvre enfant ? — Non, mais j'ai le cœur serré. J'ai comme envie de pleurer. Je n'ai plus ce que j'avais ce matin, tu sais ? Je ne sens plus l'amour. — Tu ne le sens plus, pauvre chérie ; mais il y est, il y est de plus en plus. Ne crains rien. Jésus est avec toi, et il approche. — Est-ce que je suis en agonie ? — Pas tout à fait, mais c'est le commencement. — Oh ! si cela pouvait faire bientôt venir mon Jésus ! — Je crois bien ! Encore un peu de souffrance. C'est un reste qu'il t'envoie pour te faire éviter le purgatoire. Probablement, il y a encore quelques petites misères à expier. Tu souffres bien en union avec lui, n'est-ce pas ? — Oh ! oui, de tout mon cœur ! »

Un peu après, il lui dit encore : « J'aurai bientôt le bonheur d'écrire au Saint-Père. Je lui dirai, n'est-il pas vrai, que tu offres ta vie pour lui, pour Rome, pour la sainte Eglise ? » Il savait, et elle lui avait avoué plus d'une fois, que tous les jours elle faisait d'elle-même cette offrande car elle avait un cœur absolument catholique. — « Oui, certes ; oui, oui, répondit-elle ; mais j'ai un peu peur, parce que déjà j'y ai été prise. Je me suis souvent offerte en victime pour tous les péchés du monde, avec Jésus, et j'ai tant souffert ! »

Vers sept heures du soir, l'oppression augmenta sensiblement ; elle souffrait beaucoup : elle eut même quelques syncopes passagères. Au sortir de l'une de ces crises, elle dit doucement : « Je vis donc encore ? » Son frère était auprès d'elle. « Regarde, j'ai déjà une main qui est morte. — Laquelle ? — Celle-là, la droite, elle est toute froide. »

Elle eut encore une petite crise. « Ce n'est rien, ma chère sœur, cela va passer, » lui dit l'excellente sœur infirmière pour l'encourager. « Si tu savais, interrompit Sabine s'adressant à son frère, l'effet que cela me fait quand on me dit : cela va passer ! » Et il fallut lui, pour la consoler, lui dire que cela ne passerait pas et que le Bon Dieu approchait. En effet il approchait. « Pour le coup c'est l'agonie, soupira-t-elle. — Oui, ma fille, et voici Jésus qui va venir. — Oh ! qu'il vienne donc le plus tôt possible ! — Oui, le plus tôt possible, et cependant, quand il voudra, n'est-ce pas ? — C'est cela, le plus tôt possible et quand il voudra. — Qu'est-ce que deux ou trois heures et plus, en comparaison du bonheur éternel et de l'infinie éternité où tu vas entrer ? — C'est vrai, mais je ne croyais pas que ce fût si dur. Au moins, crois-tu que ces souffrances te fassent venir ? — Oui, chère enfant, il vient ! Dis-lui : « Jésus, mon amour ! » Elle le dit aussitôt, le répéta deux fois : ce fut la dernière parole intelligible qu'elle prononça :

« Jésus, mon amour ! » C'était bien en effet le résumé de toute sa vie.

Il était environ huit heures un quart du soir. La communauté vint dire adieu à sa chère petite sœur : mais pour ne point accroître la fatigue et l'oppression de sa dernière heure, on récita dans une chambre voisine les prières des agonisants. La respiration devenait de plus en plus difficile. Déjà elle ne semblait plus entendre ; mais elle conservait, jusque dans les angoisses de l'agonie, son aimable sourire et la paix de son visage. Elle ressemblait à un pauvre enfant endormi.

Tous les assistants se mirent à genoux, et avant de commencer les grandes prières de la recommandation de l'âme, ils récitèrent ce que l'on appelle à la Visitation les trois *Pater* de l'agonie. C'est une pieuse tradition, qui, d'après l'expérience des religieuses, manque rarement son effet et abrège sensiblement les douleurs du dernier combat. Tous les yeux étaient pleins de larmes, mais une joie surhumaine remplissait tous les cœurs. C'était vraiment une heure divine.

Ma sœur demeura dans ce sommeil jusqu'à neuf heures. Agenouillée près d'elle, son frère bénissait au nom de Jésus, de la sainte Vierge, de saint François de Sales, chacun de ses soupirs, qui s'échappaient de plus en plus rares. Enfin, sous une dernière absolution, il sentit la main droite de la mourante qu'il tenait dans la sienne se raidir dans un effort contre la mort. Il appliqua le crucifix sur les lèvres de la sainte épouse de Jésus-Christ, et elle rendit, sans autre secousse, son dernier soupir.

Tous récitèrent en sanglotant le cantique d'actions de grâces de la sainte Vierge, le *Magnificat*. Son frère lui ferma les yeux, l'embrassa et la bénit une dernière fois. Sa mère, sa sœur, couvrirent son visage et ses mains de baisers et de larmes ; puis ils se retirèrent, laissant les religieuses commencer auprès de sa dépouille mortelle les prières que prescrit la règle et qui ne s'interrompent pas un seul instant jusqu'à la fin de l'enterrement.

C'était le 20 octobre 1868, à neuf heures du soir Sabine avait passé sur la terre trente-neuf ans, sept mois et huit jours.

(Extrait de : *Sabine de Ségur*.)

1 vol. in-12..... 50 cts)

est convenu que toutes les jeunes filles sont charmantes ; son esprit, sa beauté, ses vertus, faisaient l'admiration de la petite ville de X*** qu'habitaient ses parents ; la dot était fort respectable ; bref, cette union devait me faire vivre sous un ciel toujours éclairé par la plus douce, la plus radieuse des lunes de miel.

Le voyage fut bientôt effectué : une centaine de kilomètres séparait seulement Paris de la petite ville de X***. Vous comprendrez tout à l'heure pourquoi je ne vous divulgue pas le nom de cette capitale. A peine descendu de wagon, je pris, sans grand enthousiasme, une voiture qui me déposa à la porte de la maison qu'habitait l'ange choisi entre mille. L'ange n'était ni bien ni mal, brune, un peu épaisse sans beaucoup de physionomie ; elle ne fit pas trop gauchement les honneurs du salon de son père (car elle avait perdu sa mère lorsqu'elle était encore au berceau). Quant à mon futur beau-père, il ne me séduisit pas au premier abord, oh, mais, pas du tout. Il n'était pas beau, je dois même confesser, pour ne pas mentir, qu'il était fort laid ; à cela vous me répondez que tous les beaux-pères ne peuvent ressembler à Adonis ; d'accord, et vous avez parfaitement raison. Mais peut-être partagerez-vous mon impression, quand, en deux lignes, je vous aurai fidèlement tracé son portrait : une perruque noire qui retombait en boucles épaisses sur son front et sur son cou, tout en faisant ressortir la blancheur immaculée de sa cravate, cachait presque de petits yeux de chat profondément enfoncés sous l'arcade sourcilieuse et qui ne regardaient jamais en face ; un perpétuel sourire faisait grimacer sa bouche ; il avait l'air patelin, la parole obséquieuse, et tout cela faisait, pourquoi ? je ne saurais l'expliquer, que ce brave monsieur ne m'était rien moins que sympathique. Sa conversation était, du reste, intéressante, et il paraissait avoir beaucoup voyagé. Ancien notaire, il jouissait de la considération générale, et chacun se plaisait à le citer comme l'homme le plus honorable de toute la ville de X***. Son plus grand désir était de marier sa fille le plus promptement possible pour assurer son bonheur, prétendait-il. Je me faisais donc tout doucement à l'idée que j'allais être bientôt un homme sérieux ; et pourtant, était-ce pressentiment ? j'avais bien de la peine à croire à mon futur mariage qui devait pourtant se célébrer avant six semaines.

Il y avait quatre jours que j'étais l'hôte de mon futur beau-père et que je faisais une cour assidue à ma douce fiancée, quand je fus réveillé, de grand matin, par un bruit tout à fait insolite, surtout à X*** où, sauf le samedi, jour de marché, je vous défie de rencontrer jamais plus de trois personnes à la fois dans la même rue ; on parlait, on s'agitait, le pavé résonnait sous les pas de chevaux... Qu'y a-t-il donc ? demandai-je vivement au domestique qui venait ouvrir mes persiennes ; est-ce qu'un régiment traverse la ville ? — Je ne sais vraiment pas ce qui arrive, me répondit Baptiste tout bouleversé, la cour et le jardin sont remplis de gendarmes, toutes les portes sont gardées, on se croirait encore en 1871, du temps des Prussiens. Fort intrigué, je me lève à la hâte et je descends quatre à quatre au salon, où j'entendais une vive discussion ; j'ouvre la porte... quel spectacle !... je ne le croirais certainement pas si je n'en avais été le témoin... Figurez-vous l'ex-notaire qui, solidement maintenu par deux gendarmes, criait et gesticulait comme un diable dans un bénitier ; sa perruque noire, cette fameuse perruque qui m'avait tant intrigué, ne recouvrait plus son crâne, et il était absolument méconnaissable. « Inutile de nier, mon homme, disait le commissaire de police, au moment où j'entrais, vous êtes Balachoux, condamné il y a vingt-cinq ans aux travaux forcés à perpétuité pour fabrication de billets de banque ; vous vous êtes échappé de Nouméa quelques mois après y avoir été déporté, et, depuis, la justice a malheureusement perdu vos traces. Ah ! vous avez bien su dépister toutes les recherches, et votre perruque cachait parfaitement cette oreille à moitié arrachée à la suite d'une rixe avec un de vos compagnons du bain ; allons, pas d'observations, et suivez moi. » Je ne vous le dis pas, vous le pensez bien, en entendant davantage ; je m'assurai que la pauvre jeune fille n'était plus là pour assister à l'arrestation de son père, et être témoin de sa honte, et quand je sus que, depuis deux

heures, elle avait quitté la maison, emmenée par une de ses tantes, je me hâtai de prendre ma petite valise et de courir à la gare pour m'éloigner au plus tôt de cette ville maudite où venait de m'arriver une aussi désagréable et aussi sottie aventure.

Si vous aviez été à ma place, cher lecteur, vous auriez juré que plus jamais on ne vous y reprendrait ; c'est ce que je fis, vous le pensez bien. Pendant plusieurs mois, je n'entendis plus, grâce à Dieu ! la fameuse phrase : « Mon cher Charles, mariez-vous donc, vous êtes jeune, etc., etc... on n'osait pas... Une vieille amie de ma mère eut cependant le courage de rouvrir le feu. Je ne la laissai pas achever ; je vous remercie, chère madame, lui répondis-je un peu brusquement, je n'ai aucune vocation, je vous l'avoue, pour devenir le genre d'un forçat faux-monnaieur.

On me laissa donc parfaitement tranquille ; et ce fut moi, fou que j'étais, qui allai, de propos délibéré, donner sottement dans le panneau, comme si je ne venais pas d'être assez joliment attrapé.

Je me trouvais, l'automne dernier, aux bains de mer du Bourg-d'Ault, petite station située entre le Tréport et Saint-Vallery-sur-Somme, quand une jeune fille que je rencontrais plusieurs fois par jour, accompagnée de sa mère, attira mes regards et fixa mon attention. Elle était blonde comme les blés, sa taille était charmante, et ce qui me séduisit surtout ce fut son air doux et modeste. Les baigneurs se faisaient rares au Bourg d'Ault et les plaisirs mondains plus rares encore. Aussi, ennuyé de ma solitude, et ne pouvant passer tout mon temps à tirer des mouettes au bas des falaises, je cherchai à entrer en relations avec la mère de cette jeune personne bien que son air austère et renfrogné — c'est de la mère que je parle — m'en imposât un peu. Un événement tout banal me tint lieu de présentation. Un matin, en effet, je les rencontrai toutes deux au milieu des rochers à une assez grande distance du village ; elles avaient été surprises par la marée qui montait rapidement grâce à un vent violent ; les pauvres dames étaient très embarrassées, car, pour regagner la plage il fallait gravir des roches recouvertes de mousse et fort glissantes, et traverser de larges flaques d'eau. Voyant leur embarras, je me dirigeai de leur côté, j'offris galamment mon bras à la vieille dame que je ramenai saine et sauve. Le lendemain, je les saluai, et le surlendemain, assis à côté d'elles sur la plage, nous causions comme si nous nous connaissions depuis vingt ans. Ainsi se forment les relations au bord de la mer, surtout dans les endroits peu fréquentés. Il fallait que le Bourg-d'Ault ne m'offrit que bien peu de distractions pour rechercher la société de ces dames ; elle n'avait rien de très séduisant surtout à cause de la mère qui, je l'ai dit, était absolument insupportable, se plaignant de tout et de tout le monde, toujours grognon, et trouvant que personne ne lui rendait assez d'hommages. Comme moi, cher lecteur, vous avez dû rencontrer de semblables caractères car il ne se trouve pas seulement sur les bords de la Manche ou de l'Océan. Quant à la jeune fille, agréable, instruite, avec un peu de pédanterie, peut-être, elle m'amusait quelquefois par son esprit caustique et mordant : heureux ceux qui « ne tombaient pas dans ses mains redoutables ; » personne, ou presque personne ne trouvait grâce à ses yeux, et j'avoue que ses jugements souvent méchants, mais toujours spirituels, sur celui-ci ou sur celle-là, me faisaient beaucoup rire. Elle paraissait peu s'amuser dans la maison paternelle, et à cause de cela, avait fort envie de se marier ; aussi, je puis l'avouer sans fatuité, elle ne me regardait pas d'un œil trop défavorable. Je passai donc une semaine assez agréable si je la compare avec celles qui avaient précédé. La meilleure preuve que je fus apprécié, c'est que je reçus de la vieille dame qui, pour la circonstance, prit un air relativement gracieux, une invitation à aller tuer quelques lapins dans leur propriété située près d'Amiens. Le père de la jeune fille, vieux capitaine en retraite, avait horreur du monde, et passait dans son jardin tout le temps qu'il ne consacrait pas à la chasse. On me l'avait fidèlement dépeint : grand, le teint hâlé, des moustaches blanches, et une tenue simple, presque négligée ; du reste, homme excellent qui soignait et cultivait avec amour les arbres de son verger et les fleurs de son jardin. Désireux

POURQUOI JE NE ME SUIS PAS MARIÉ

Pourquoi je ne me suis pas marié ?... mon Dieu ! c'est toute une histoire, ou plutôt deux histoires bien singulières, et que je vous demande la permission de vous raconter ; quand vous les aurez lues toutes deux, — si toutefois l'ennui ne vous fait pas jeter le journal avant de les avoir terminées — vous serez forcé d'avouer, la main sur la conscience, ami lecteur, que si pareille aventure vous était arrivée, avec moi vous seriez encore célibataire, sans avoir la moindre envie de vous laisser enfermer « dans la cage hyménéenne, » comme disait Auguste Barbier dans son discours de réception à l'Académie française.

J'avais à peine vingt-cinq ans (il y a de cela dix ans passés), quand j'entendis pour la première fois ces paroles, qui, si souvent depuis, ont retenti à mes oreilles : Voyons, monsieur Charles, ou, mon cher Charles, cela dépendait du degré d'intimité, mariez-vous donc ; vous êtes jeune, bien né, d'un physique agréable, votre position, déjà fort passable, deviendra sous peu excellente, vous ne pouvez pas, vous ne devez pas rester garçon ; c'est chose impossible.

Alors on énumérait devant moi avec complaisance les noms d'une quantité de jeunes filles, brunes ou blondes, toutes plus ravissantes, toutes plus accomplies les unes que les autres. Ai-je besoin d'ajouter que ma bonne mère s'était mise à la tête de cette croisade matrimoniale, et, que, plus que tous, elle me pressait affectueusement de ne plus courir le monde et de rentrer au bercail... de faire une fin, comme disait, avec un gros rire qu'il

croyait fort spirituel, le vieux colonel Ramollart.

Pendant longtemps, je dois l'avouer, j'opposai le veto le plus absolu aux propositions les plus séduisantes : j'avais toujours d'excellentes raisons à donner ; j'étais trop jeune ; la jeune fille dont on me parlait était blonde, et j'avais juré de ne jamais épouser qu'une brune ; ou bien, elle était brune, et j'adorais les rousses ; l'une aimait trop le monde ; l'autre ne voulait pas quitter la campagne ; celle-ci était trop grande ; celle-là trop petite ; bref, je n'en finirais pas si je faisais passer sous vos yeux toutes les objections, plutôt mauvaises que bonnes, que je faisais, sans jamais me lasser, à toutes les personnes qui prenaient à mon bonheur futur un intérêt que je trouvais véritablement exagéré et fort gênant.

Pendant plus de neuf ans, je sus résister victorieusement à toutes les attaques ; mais évidemment je me sentais faiblir, et quand on en est là, on est perdu. Mes raisons n'étaient pas aussi convaincantes : je ne pouvais plus arguer de ma trop grande jeunesse ; j'avais trente-quatre ans, âge raisonnable ; et puis, à force de lutter, la fatigue survenait, d'autant plus que j'étais harcelé de toutes parts, absolument débordé, et il ne m'était plus possible de tenir tête à tout le monde. On avait juré de me marier, c'était un véritable serment d'Annibal, si bien, qu'à la fin, je dus, le rougeur au front, déposer les armes et m'avouer vaincu.

La jeune fille était, paraît-il, charmante (ceci n'a rien qui doive étonner, puisqu'il

de jouir encore pendant quelques jours de la compagnie de Melle Berthe, qui décidément m'avait séduit, je promis de me rendre bientôt au château de Beaucourt.

Où est Monsieur de B***, demandai-je en descendant de voiture, au domestique qui prenait mon léger bagage? — Monsieur doit être au jardin potager, là bas, derrière la serre," me fut-il répondu. Deux minutes après, j'arrivais à la barrière du jardin potager au fond duquel se trouvait un homme d'une taille élevée dont la figure disparaissait presque entièrement sous de formidables moustaches blanches. Un tablier bleu serré autour du corps, notre homme taillait avec la plus grande attention un magnifique pêcher. Evidemment ce ne peut être que le père de Melle Berthe, me dis-je à part moi. Je m'approchai donc. Je saluai cérémonieusement et, la bouche en cœur: "Permettez-moi, monsieur, de vous présenter mes plus respectueux hommages: Madame de B*** et votre charmante fille m'ont bien souvent parlé de vous, et je ne saurais assez vous remercier de l'honneur que vous me faites en m'invitant à passer quelques jours dans votre délicieuse propriété." J'étais enchanté de ce petit discours, quand l'homme aux grosses moustaches se retourna, et me regardant d'un air ébahi: *Je croyais*, me dit-il, avec un fort accent picard, que vous vous trompez; vous me prenez pour *not' patron*, et je ne suis tout simplement que son ancien brossier et son jardinier, pour vous servir." J'avais sottement pris le jardinier pour le maître, c'était vraiment mal débiter. Aussi, étais-je tout maussade, quand M. de B***, suivi de sa femme et de sa fille, vint me souhaiter la bienvenue.

Tout paraissait se tourner contre moi; au dîner, je voyais les domestiques échanger des sourires tout en faisant leur service, et Melle Berthe me regardait avec un petit air moqueur qui voulait dire bien des choses. Evidemment cet imbécile de jardinier avait causé, je n'aime pas beaucoup qu'on se moque de moi, et j'étais, je l'avoue, profondément vexé. Pour comble de malheur un de ces affreux roquets que l'on appelle vulgairement *loulous* et qui avait ses entrées dans toutes les pièces du château, venait, à chaque instant, frotter sur mon pantalon son vilain museau plein de graisse, et se mettait à japper à propos de rien. J'aime les chiens à la folie, je parle des vrais chiens, et non de ces affreux animaux qui n'ont pas forme canine et qui ne valent point un coup de fusil. Etait-ce parce que j'étais nerveux, je l'ignore, mais cette bête m'agaçait au dernier point, et je l'avais prise en horreur: aussi, me trouvant un instant seul après le dîner, dans le salon, au moment où cet imbécile venait près de moi faire le beau et appuyer sur mes genoux ses pattes sales, je lui adressai en plein corps un maître coup de pied qui l'envoya rouler avec un grognement sourd à l'autre bout de la pièce. Je me croyais seul, et j'avais compté sans une glace sans tain qui se trouvait au milieu du panneau. Au moment même où je jouissais avec bonheur de ma vengeance (ce plaisir des dieux), j'entendis une voix aigre et bien connue qui s'écriait: "Vraiment, c'est trop fort, quelle barbarie, ce pauvre bijou!" Mme de B***, derrière la glace traîtresse n'avait rien perdu de la petite scène!

Décidément, je n'avais pas de chance et tout conspirait contre moi: objet de risée pour M. de B***, de haine pour sa femme, je voulus au moins conserver les bonnes grâces de celle que je me plaisais déjà à

regarder comme ma fiancée, et je cherchai dans ma cervelle le moyen d'effacer la mauvais impression qu'elle avait dû concevoir de moi depuis les quelques heures que je me trouvais à Beaucourt.

La nuit était venue: une de ces belles nuit d'automne douces et serènes dont on apprécie d'autant plus le charme qu'on songe aux tristesses de l'hiver qui approche. Je sortis un moment du salon, et après avoir fait deux ou trois fois le tour du jardin, j'avisai près de la serre dans un petit coin isolé, un rosier, entouré d'un léger grillage: il ne portait qu'une seule et unique fleur; mais cette fleur était si belle, si bien épanouie, son parfum était si suave, et, ses couleurs, autant du moins que j'en pouvais juger à la pâle clarté de la lune, si harmonieuses, que je m'empressai de la cueillir: cette rose, me dis-je, va mettre fin, j'en suis sûr, à la déveine qui me poursuit depuis mon arrivée ici, et sera le gracieux souvenir qui fera oublier toutes mes bêtises. Echanté de mon idée, je serro précieusement la jolie fleur dans une des poches de ma redingote, comptant choisir le moment favorable pour l'offrir à la gracieuse Mlle de B***.

Lorsque je rentrai au salon, on préparait le thé: en mon honneur, probablement, on avait sorti d'un des dressoirs de la salle à manger un service en vrai Saxe, vieux souvenir de famille, qui n'apparaissait que dans les grandes circonstances, et qui, outre sa très grande valeur intrinsèque, était, pour mes hôtes, d'un prix inestimable. Sans faire trop grande attention à l'air goguenard de M. de B***, à la figure pincée de sa chère épouse, je m'avance le sourire sur les lèvres, et au moment où Mlle Berthe tenant d'une main un délicieux sucrier m'offrait, de l'autre, une tasse de thé, je sortis délicatement ma charmante rose en lui disant à voix basse cette phrase que j'avais longtemps méditée: "Mademoiselle, cette fleur..." Elle ne me laissa pas achever: "Ah! mon Dieu, s'écria-t-elle, le rosier que mon père a fait venir de Hollande, qu'il soigne avec tant de sollicitude depuis cinq ans, et qui vient de donner, pour la première fois cette fleur unique, quel affreux malheur!..." Et dans son émotion, la jeune fille laissa échapper le sucrier qu'elle tenait; je me précipite pour saisir au vol cette pièce précieuse, patatras, ma tasse me glisse des mains, et sucrier, tasse et soucoupe se brisent en cent morceaux sur le parquet. "Mille million de tonnerres! ma *rosa atropurpurea*, le maladroit! être aussi ridicule que méchant..." On en dit probablement davantage, mais je ne l'entendis point, car honteux comme un renard qu'une poule aurait pris, je me précipitai par la porte du salon restée entr'ouverte, et, sans même prendre mon chapeau, je franchis d'une seule traite les trois lieues qui me séparaient de la gare. Depuis cette malencontreuse soirée, je m'efforce d'oublier Beaucourt, la famille de B***, le chien, le service de Saxe, la *rosa atropurpurea* et le département de la Somme lui-même.

Voilà mes deux histoires, l'une tragique, l'autre grotesque. Eh bien! qu'on pensez-vous, cher lecteur? Avais-je raison, oui ou non, en commençant ce récit, de vous affirmer qu'à ma place, vivriez-vous cent ans, vous resteriez toujours célibataire?

CHARLES MARIE.

Extrait de "La semaine des familles." 1884-85.

Un volume in-4 relié.....\$3.25

OUVRAGES POUR LE CARÊME

La SCIENCE PRATIQUE du CRUCIFIX

DANS L'USAGE DES SACREMENTS DE PÉNITENCE ET D'EUCCHARISTIE

Pour faire suite à un livre intitulé :

"LA SCIENCE DU CRUCIFIX"

PAR

Le P. JEAN NICOLAS GROU,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Nouvelle édition

PAR

Le P. ANTOINE A. CADRÈS

DE LA MÊME COMPAGNIE.

1 vol. in 18 de xxiv-310 pages..... Prix franco, relié : 33 cts

LE CHEMIN DE LA CROIX

ENSEIGNÉ ET PRATIQUÉ PAR

SAINT LÉONARD DE PORT-MAURICE

1 vol. in-64 de 144 pages, encadrement rouge, reliéPrix franco: 20 cts

INTRODUCTION

Tout le monde sait que le bienheureux Léonard a été, à tous égards, le plus illustre promoteur de l'exercice du Chemin de la Croix. Pendant ses quarante années d'apostolat, il n'a rien négligé pour rendre cette dévotion populaire.

C'est lui surtout qui provoqua du Saint-Siège les déclarations servant à dissiper les doutes relatifs aux indulgences dont il est enrichi, et à aplanir les difficultés qui s'opposaient à sa propagation.

C'est lui qui sollicita et obtint des Souverains Pontifes qu'on pût l'ériger en tous lieux, et même en plusieurs endroits de la même paroisse.

C'est à ses instances encore que sont dus ces *Avertissements* et ces *Décrets* de la Congrégation des Indulgences qui règlent tout ce qui concerne l'érection et la pratique du Chemin de la Croix.

Là ne s'est pas borné son zèle; il prit à tâche d'établir cette dévotion partout où il prêchait. C'était, à son avis, un des moyens les plus efficaces de consolider et de perpétuer les fruits de la mission. Une liste écrite de sa main, et reproduite dans le tome VIIIe de ses œuvres, indique près de six cents lieux où il érigea lui-même les Stations. C'est lui qui conçut et réalisa, avec l'approbation du pape Benoît XIV, le dessin de les ériger dans l'enceinte du Colisée à Rome, où le Chemin de la Croix se fait encore solennellement aujourd'hui, tous les dimanches et vendredis de l'année, par la Congrégation des Amants de Jésus et de Marie qu'il institua spécialement dans ce but. Il s'était fait une règle, non seulement de vaquer lui-même à cet exercice tous les jours, mais encore de l'imposer souvent à ses pénitents, pratique qu'il recommanda d'ailleurs à tous les confesseurs.

Non content d'établir en tous lieux le Chemin de la Croix, d'en recommander la pratique en toute rencontre et aux personnes de toute condition, tant séculières que régulières, et de stimuler le zèle de ses confrères et des supérieurs ecclésiastiques à le propager, il laissa, en outre, plusieurs écrits précieux sur cette salutaire dévotion. Ce sont d'abord deux grands sermons imprimés dans le tome VIe, parmi ses *Sermons divers*; puis la *Via sacra*, c'est-à-dire la *Voie sacrée ou théorie et pratique du Chemin de la Croix*, avec plusieurs séries de méditations ou exhortations sur les quatorze stations.

C'est de cet écrit, collationné avec les décrets les plus récents émanés du Saint-Siège, tel que nous l'avons donné dans le VIIIe volume des *Œuvres complètes* du saint auteur, que nous extrayons ce qui suit. Nous ne faisons que résumer, en ce qui concerne la partie théorique; et nous reproduisons textuellement les cinq exercices. Ceux que notre résumé ne satisfait pas pleinement, pourront recourir à l'ouvrage cité, où ils trouveront, croyons-nous, tous les éclaircissements désirables, avec les documents authentiques à l'appui.

L'ABANDON

A LA

DIVINE PROVIDENCE

OUVRAGE POSTHUME

Du P. J.-P. De CAUSSADE

De la Compagnie de Jésus.

NEUVIÈME ÉDITION

AUGMENTÉE DE LETTRES ET AUTRES ÉCRITS ENCORE INÉDITS DU MÊME AUTEUR

Le tout revu, corrigé et mis en ordre

PAR

LE P. H. RAMIÈRE

De la même Compagnie.

2 vol. in-12 de xvii-355, 346 pages..... Prix franco: \$1.13

QUATRE EXERCICES

POUR FAIRE LE

CHEMIN DE LA CROIX

PAR L'AUTEUR DE

"LES FERVENTES COMMUNIONS" ET DE "LE CRUCIFIX."

In-32..... 10 cts

Une heure nouvelle du ciel sur la terre

L'HEURE DE L'ADORATION PERPÉTUELLE

QUATORZE STATIONS ou MEDITATIONS

Pour passer cette heure bien saintement et le plus facilement possible.

Dédiées en particulier à tous les associés de l'Adoration perpétuelle ainsi qu'à toutes les âmes dévouées à l'œuvre de l'Adoration réparatrice

PAR

Le R. P. RECOLON, Mariste

Approuvé par Mgr l'archevêque d'Avignon.

Brochure in-18 de 72 pages.....Prix franco : 15 cts

C'est absolument la même marche que pour le *Chemin de la Croix* 1° Une prière préparatoire. 2° Quatorze stations. 3° Une considération. 4° Des invocations tirées en grande partie de la liturgie sacrée. 5° Une résolution pratique. Enfin, c'est un *Chemin de l'Eucharistie*.

Conduite pour passer saintement

LE CARÊME

PAR

LE P. AVRILLON

1 vol. in-12 relié..... Prix franco :

Cet ouvrage offre aux lecteurs, pour chaque jour du carême, une pratique, une méditation, des sentiments sur l'évangile du jour, des sentences de l'Écriture sainte et des SS. Pères, une prière tirée de la collecte de la messe, et un point de la Passion de Jésus-Christ.

LE SAINT TEMPS DU CARÊME

SANCTIFIÉ PAR L'ESPRIT ET LA PRATIQUE DE LA PÉNITENCE

Ouvrage destiné à tous les fidèles indistinctement et pouvant servir aux méditations de tous les autres temps de l'année.

PAR

M. l'abbé V. POSTEL

2 vol. in-18 de 356, 336 pages..... Prix franco : 75 cts

RETRAITE SPIRITUELLE

Pour un jour de chaque mois

PAR

Le Père JEAN CROIZET

De la Compagnie de Jésus.

2 vol. in-12..... Prix franco : 60 cts

LE CIEL OUVERT

PAR LA

Confession sincère et la Communion fréquente

PAR

M. l'abbé FAVRE

HUITIÈME ÉDITION.

1 vol. in-12 de 456 pages..... Prix franco : 50 cts

On trouvera dans cet ouvrage plusieurs histoires propres à éloigner du sacrilège et à ranimer la foi sur la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

LE CRUCIFIX

OU MOIS PRATIQUE DU CAREME

PAR L'ABBÉ A. DURAND

Nouvelle édition considérablement augmentée.

Un volume in-18 de 368 pages..... Prix franco : 50 cts

La Confrérie du Crucifix, fondée par Mgr l'Évêque de Grenoble, pour perpétuer la mémoire du couronnement solennel de Notre-Dame de la Salette, donna naissance au livre intitulé le *Crucifix*. La faveur et la sympathie dont on a daigné l'entourer, montrent bien l'opportunité de cette publication.

La guerre déclarée, de nos jours, au Christ-Roi groupe, sous son divin étendard, les cœurs restés fidèles ; et, à mesure que monte le flot d'insultes, l'amour pour la Croix profanée ne fait que grandir dans toute âme catholique. Ce fait est d'une évidence palpable. Aussi, pour répondre à ce filial amour, l'auteur a voulu donner à cette seconde édition du *Crucifix* des développements plus complets ; il a cru utile aussi, au bien des âmes, de rendre ce livre tout pratique, en en faisant un *Mois de Carême*. Mars est consacré aux louanges de saint Joseph ; Mai, à celles de la sainte Vierge ; Juin, aux miséricordes du sacré Cœur ; les Anges gardiens, les Ames du Purgatoire ont leur Mois d'hommages et de prières, et la Croix, l'étendard divin empourpré du Sang rédempteur, ne réunirait pas, à son tour, pour recevoir ses adorations et ses prières, la grande famille chrétienne ? Pourquoi n'aurions-nous pas le *Mois du Crucifix* ? Ne serait-ce pas un puissant moyen de réveiller une dévotion bien chère à l'Église et si féconde en grâces ? A l'heure de la nuit sombre, pendant l'orage, on recherche un flambeau et un abri. Quand le monde vit-il peser sur lui des ténèbres plus épaisses que celles qui nous enveloppent ? Quand la tempête fut-elle plus menaçante que de nos jours ? Dans ce double péril du présent, la Croix offre, à tous les chrétiens, et un flambeau lumineux et un abri tutélaire.

Le *Crucifix* est divisé en quarante chapitres, pour répondre à son titre de *Mois pratique du Carême*, avec un exemple pour chaque jour. Cette lecture courte et variée, peut servir aux personnes pieuses, aux communautés, aux réunions paroissiales, en un mot, à tous. La Croix étant le livre de tous, on a voulu la présenter aux fidèles sous ses divers points de vue, afin que chacun pût, en la connaissant mieux, l'aimer davantage.

Lectures et Exemples pour les 40 jours du Carême

LE CARÊME POPULAIRE

OU

L'ÉCOLE DE JÉSUS SOUFFRANT

Ouverte au chrétien par la méditation ordinaire des douleurs de sa passion

PAR

Le P. IGNACE, passioniste

Traduit librement de l'italien par l'abbé ***

SIXIÈME ÉDITION

1 vol. in-18 de 256-xxxii pages..... Prix franco, relié : 25 cts

INSTRUCTIONS PRATIQUES

SUR LE

CHEMIN DE LA CROIX

Par monsieur le chanoine H. BARBIER DE MONTAULT

1 volume in-18 de 288 pages..... Prix franco : 25 cts

LES CONFINS DE LA SCIENCE

ET DE

LA PHILOSOPHIE

PAR

LE P. J. CARBONNELLE, S. J.

2 vol. in-12 de VIII-378, 345 pages

Prix franco, brochés..... \$1.50
" reliés..... \$2.00

THEOLOGIE DOGMATIQUE ET MORALE

BIBLIOTHEQUE THEOLOGIQUE

DU XIXe SIECLE

Rédigée par les principaux docteurs des Universités catholiques

Treize volumes parus. format in-8. Prix : \$1.88 le vol.

La *Bibliothèque théologique du XIXe siècle* est rédigée par des savants de premier ordre, dont la plupart possèdent depuis longtemps dans les grandes Universités catholiques sur les matières diverses qu'ils se sont chargés de traiter : nous pouvons donc affirmer sans crainte qu'elle réunit toutes les conditions propres à lui conquérir les suffrages du public éclairé.

Embrassant dans son programme toutes les "disciplines" qu'on peut ranger sous le titre de théologie, la *Bibliothèque* devait, pour remplir dignement sa tâche, offrir ces deux qualités principales : être irréprochable dans la doctrine, et ne présenter, sur chaque partie de la science sacrée, que des travaux de première main, puisés directement aux sources originales.

Pour remplir ces conditions, sans lesquelles nulle entreprise de cette sorte ne peut aspirer à un succès durable, il fallait confier la rédaction de la *Bibliothèque* à des hommes qui joignissent à l'orthodoxie de la doctrine, attestée par de précédents travaux, l'autorité qui s'attache à une position éminente dans le haut enseignement. Ainsi a-t-il été fait. Aussi la critique des hommes du métier qui a eu lieu, souvent déjà, de s'exercer sur les pages rédigées jusqu'ici n'a-t-elle pu que rendre les témoignages les plus flatteurs à la science des auteurs et à l'exactitude de leurs idées.

Rédigée après le concile du Vatican, la *Bibliothèque* devait, toutes les fois qu'il y avait lieu, prendre en considération toute spéciale les doctrines que le Concile a définies ou confirmées, les erreurs qu'il a flétries; elle devait aussi tenir compte des systèmes inventés par la sophistique contemporaine pour battre en brèche le surnaturel, c'est-à-dire le christianisme tout entier. On n'y trouve et n'y trouvera nul mélange de ces théories hasardeuses, de ces systèmes semi-rationalistes qui ont quelquefois jeté un juste discrédit sur les travaux qui, sans cela, n'eussent pas manqué de valeur.

LA BIBLIOTHEQUE FORMERA DE 20 A 25 VOLUMES ENVIRON.

La Dogmatique, par le docteur M. J. SCHEEBEN, professeur au séminaire archiépiscopal de Cologne. 4 très forts et beaux volumes in-8.

Cet ouvrage est à mettre, de l'avis de tous les maîtres en théologie qui l'ont étudié, au rang des plus parfaits.

TOME I. — Le premier volume est une Introduction à la théologie; il répond au traité des Prolegomènes. L'objet en est : la *Connaissance théologique*.

TOME II. — Le second volume contient le traité de *Deo* avec ses deux inévitables parties : l'unité de la nature, la trinité des personnes.

TOMES III et IV. — Ces deux volumes contiennent les trois livres ou traités suivants :

A. *Relations fondamentales et originaires de Dieu avec le monde, ou fondation sur la terre de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel.*

B. *Le péché et le royaume du péché dans son opposition à l'ordre surnaturel du monde.*

C. *L'humanité déchue rachetée par Jésus-Christ ou rétablissement et consommation de l'ordre surnaturel par le Fils de Dieu incarné.*

Histoire des dogmes, par le docteur Joseph SCHWANE, professeur à l'Université de Munster. Tome I. In-8 de III-796 p. (Tome II sous presse).

Pour que la dogmatique ne se perde point dans les subtilités qui ne saurait être d'un grand profit pour la foi, elle ne doit pas négliger, à côté de sa tâche rationnelle, sa tâche positive qui est d'extraire les dogmes des sources de la révélation et d'en déterminer rigoureusement le sens et le contenu par la doctrine de l'Eglise. C'est l'histoire des dogmes qui, sous ce rapport, lui rend les plus signalés services.

Le docteur SCHWANE rapporte les dogmes à ces quatre chefs : Dieu, le Rédempteur, l'homme et l'Eglise; et il en fait l'histoire par période de temps. Ainsi, son premier volume passe successivement en revue tous les principaux dogmes : 1. sur Dieu; 2. sur Jésus-Christ; 3. sur l'homme; 4. sur l'Eglise et les sacrements, et les conduit depuis le commencement de la prédication évangélique jusqu'au concile de Nicée, en les étudiant à ces sources : les saintes Ecritures et les Traditions orales des apôtres, les professions de foi dogmatique, les actes des conciles, les liturgies, les ouvrages dogmatiques des Docteurs et des Pères de l'Eglise, des auteurs ecclésiastiques, et même des hérétiques et des philosophes.

Droit Canon, par le docteur Fréd. II. VERING, professeur des deux droits à l'Université catholique d'Heidelberg. Deux très forts et beaux vol. in 8 avec une excellente table.

Ce cours de Droit Canon, bien à jour, est un des meilleurs, et tous y trouveront un excellent guide; il est surtout indispensable aux prêtres et aux avocats catholiques qui vivent dans des pays mêlés de protestants. Il contient, en effet, outre le droit ecclésiastique catholique, le droit ecclésiastique protestant, met en regard des principes du droit catholique les déviations et les divergences du protestantisme, afin de montrer comment on a essayé, de nos jours surtout, d'imposer à l'Eglise catholique les principes du droit ecclésiastique protestant. L'histoire des sources primitives de la situation ecclésiastique et politique du moyen âge, est très brièvement résumée parce qu'on la trouve facilement ailleurs; mais l'auteur expose complètement et d'après les documents, les affaires politiques et religieuses de chaque pays, depuis le commencement de ce siècle jusqu'à nos jours, et en trace pour la première fois un tableau d'ensemble qui offre dans les détails quantité de choses nouvelles. Nul ouvrage ne fait non plus place aussi grande au concile du Vatican, aux différentes propositions qui y ont été faites, aux projets des décrets, à ceux même qui émanent de la Commission ecclésiastique politique. En résumé, le docteur Vering a surtout voulu faire un livre qui réponde aux nécessités pratiques du temps présent et aux préoccupations contemporaines. De là une foule de particularités que l'on ne rencontre point dans les autres ouvrages de droit ecclésiastique.

Histoire de l'Eglise, par le cardinal HERGENROTHER. 3 beaux volumes parus, allant jusqu'à l'an 1303. *Le quatrième vol. (sous presse.)*

Ce livre formera de quatre à cinq volumes, dont les trois premiers, allant jusqu'au pontificat de Boniface VIII inclusivement, 1303 de l'ère chrétienne, sont en vente, et les suivants sous presse. Ce seul fait, que Sa Sainteté Léon XIII voulut récompenser par la pourpre cardinalice l'œuvre de l'éminent professeur, qui enseignait depuis plus de vingt ans l'histoire ecclésiastique quand il écrivit le cours que nous annonçons, en dit plus que tous les comptes rendus que nous pourrions écrire.

L'occasion et les raisons de ce livre, que l'auteur donna par obéissance, en sacrifiant d'autres projets tout prêts et plus chers, sont indiquées en ces quelques mots :

"J'ai cédé malgré moi aux sollicitations pressantes et souvent répétées de mes amis et de mes auditeurs qui me demandaient de publier un *Manuel d'histoire ecclésiastique*. Mon inclination m'aurait porté de préférence vers d'autres travaux depuis longtemps préparés, notamment vers un grand ouvrage sur l'Eglise et l'Etat, et sur une histoire approfondie de l'Eglise au dix-huitième siècle. Mais les égards dus à mes auditeurs, la persistance des demandes et cette considération que, malgré les bons travaux qui existent, un abrégé d'histoire ecclésiastique tel que je le concevais pouvait encore rendre d'utiles services, ont triomphé de mes hésitations."

Le plan :

"Mettre sous les yeux des étudiants et des lecteurs sous une forme simple et qui favorise les vues d'ensemble, les événements les plus importants du passé ecclésiastique, exciter à la réflexion et à l'étude; et, dit très justement le savant cardinal, "le meilleur moyen d'atteindre ce but, c'est de ne jamais perdre de vue les sources et de grouper les faits, en les rattachant les uns aux autres par des liens bien solides : *Facta loquantur.*"

Les points vraiment neufs et particulièrement actuels :

"Il m'a paru utile de m'arrêter plus qu'on ne le fait d'habitude aux controverses théologiques et aux rapports de l'Eglise et de l'Etat, d'apprécier l'action que le Saint-Siège apostolique exerce sur l'Eglise tout entière, en l'étudiant du centre à la circonférence, puis de la circonférence au centre, et en parcourant les différents Etats. L'histoire de l'Eglise, de nos jours surtout, peut à peine se séparer de l'histoire politique, et il est souvent nécessaire d'exposer celle-ci pour donner l'intelligence de l'autre. En outre, l'histoire de la civilisation devra, dans les ouvrages de ce genre qu'on écrira dans la suite, occuper une place beaucoup plus considérable : j'en ai fait ici un essai."

Patrologie, par le docteur ALZOG, professeur de théologie à l'Université de Fribourg. Un fort vol. in-8.

C'est l'histoire de la littérature chrétienne divisée en quatre périodes. La première comprend l'origine de la littérature chrétienne ou le temps des apôtres; la seconde, le progrès et le perfectionnement de cette littérature littératuré apologétique; la troisième, l'apogée de la littérature patriotique, depuis le premier Concile œcuménique de Nicée jusqu'à la mort du pape Léon-le-Grand (325-161); la quatrième, la décadence de la littérature des Pères dans l'empire romain jusqu'à la restauration sous une forme nouvelle de la littérature chrétienne chez les peuples romains et les peuples germains.

Pour chaque auteur, le docteur Alzog donne une courte notice biographique, la liste de ses écrits avec leur argument, leur analyse, leur critique, etc.

Les œuvres des Diognète, Méthode, saint Basile, Synésius, Isidore de Péluze, Minuce Félix, Lactance, Sulpice-Sévère, saint Jérôme, Paulin, Cassien, etc., etc., ne sont pas inférieures, comme forme, à celles des auteurs païens. Ce qui est indubitable, c'est que la littérature chrétienne l'emporte incomparablement par la fécondité des doctrines, des idées et des faits; elle participe au caractère même du christianisme, source des vérités révélées.

La littérature patristique a encore cet avantage, attesté par l'expérience universelle, d'avoir exercé sur le moyen âge et sur les temps modernes, pour le fond comme pour la forme, une très grande et salutaire influence.

Théologie morale, par le docteur J.-Ev. PRUNER, supérieur du séminaire d'Eichstätt. 2 forts vol. in-8.

"Nous avons fait en sorte que notre travail, tout en restant dans les limites d'un simple manuel, fût suffisamment complet et pratique pour répondre aux nécessités journalières des prêtres employés dans le saint ministère. Mais en nous efforçant de remplir cette double tâche, nous nous sommes abstenu d'élucider en détail les parties qui rentrent dans la théologie pastorale et le droit canon; nous ne les avons abordées qu'autant qu'il le fallait pour illuminer certaines questions de morale qui auraient pu, sans cela, être envisagées d'une manière inexacte ou défectueuse.

Tel est l'avis que l'auteur lui-même écrit au début de son livre, qu'il divise comme suit :

I. Des actes humains considérés en eux-mêmes et dans leur dépendance à l'égard de Dieu : 1. le libre arbitre; 2. moralité des actes humains; 3. la conscience; 4. de la loi; 5. caractère surnaturel et méritoire des actes humains.

II. Des vertus et des péchés.

III. Des devoirs. Cette troisième partie est naturellement la plus développée, et forme, en étendue, les trois quarts de l'ouvrage; elle suit, pas à pas, les dix commandements de Dieu.

LE CHANT DE LA MARSEILLAISE

SON VÉRITABLE AUTEUR

PAR

M. ARTHUR LOT, rédacteur de l'Univers

1 volume in-8. Prix franco : 75 cts.

Orné d'autographes et de la photogravure de l'oratorio d'Esther.

On connaît la célébrité que s'était acquise un médiocre poète républicain, Rouget de l'Isle, qui passa généralement pour être l'auteur de la *Marseillaise*, chant de guerre qu'il aurait composé pour l'armée du Rhin en 1792.

Or, il paraît que Rouget de l'Isle n'est pas du tout l'auteur de ce chant guerrier; c'est tout simplement une partition de musique religieuse, composée par un maître de chapelle de la cathédrale de Saint-Omer, nommé Grisons. Un oratorio d'*Esther*, composé par ce maestro, bien avant 1792, contient, note pour note, le chant de la *Marseillaise*. Le manuscrit, dûment daté et signé, était, il y a quelques années, en la possession de M. Vervoitte, après la mort duquel il est devenu la propriété de M. Arthur Loth, rédacteur de l'*Univers*; celui-ci vient de prouver que notre prétendu chant national fut originairement un morceau de... musique d'église.

M. Arthur Loth termine son intéressante et péremptoire dissertation par les lignes suivantes :

"Avec le manuscrit de l'*Esther* tombe la légende de Rouget de l'Isle, l'aurore de la Révolution. Ecrite principalement par des révolutionnaires, l'histoire de la Révolution a été défigurée, tronquée, falsifiée; elle est toute faite de légendes et de mensonges. La grande préoccupation de ses auteurs était d'en voiler les excès et d'y montrer des grandeurs capables de faire oublier les forfaits; mais il n'y a eu de grand chez elle que le crime. L'œuvre de l'histoire est de détruire les fausses opinions, les légendes intéressées. Plusieurs sont en train de disparaître. La légende de la *Marseillaise* ira rejoindre celles de la prise de la Bastille, des volontaires de 92, du vaisseau *le Vengneur*. La *Marseillaise* n'est pas un prodige du génie de la Révolution : elle est un produit des écoles musicales de l'Eglise."

LE PRÊTRE

DRAME EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX

EDITION ORNÉE DE HUIT COMPOSITIONS

DE

GEORGES SAUVAGE

1 vol. grand in-8 de 192 pages..... Prix franco : 50 cts

VOYAGE EN ORIENT

PAR

PATRICE CHAUVIERRE

1 vol. grand in-8 de 329 pages..... Prix franco : 88 cts

L'ILLUSTRÉ POUR TOUS

CHOIX DE BONNES LECTURES

8 volumes in-4, ornés d'un grand nombre de gravures.....Prix franco, broché : \$1.00
Le même. Riche cartonnage toile, tranche dorée \$1.75

Voilà dans le vrai sens du mot, un bon et intéressant journal de famille. Il est propre à instruire et amuser tout le monde. Les articles sont variés, bien choisis, et bien écrits. Bref, c'est BIEN.

LE JEUNE ÂGE ILLUSTRÉ

5 volumes in-4, ornés de nombreuses gravures..... Prix franco, broché : \$2 50
Riche cartonnage toile, avec plaques spéciales, tranche dorée..... \$3.75

C'est pour les enfants, même ceux de 50 ans !

LE CANADA ECCLESIASTIQUE

Pour cette fois, nous pratiquerons la modestie... une autre fois. Nous ne pouvons résister au désir bien légitime de reproduire quelques-unes des bonnes paroles que nous avons reçues, de tous les points du Canada et des Etats-Unis, à propos de notre *Canada ecclésiastique*. Presque toutes les notes de la gamme y ont passé, depuis BIEN jusqu'à PARFAIT.

1. "Votre *Canada ecclésiastique* est un trésor !".....
2. "Bravo ! courage ! succès ! *Le Canada ecclésiastique* est une véritable compilation de *Bénédictin* !".....
3. "Quand votre *Canada ecclésiastique* sera connu, je suis certain qu'il n'y aura pas un seul prêtre, une seule communauté religieuse, qui voudra se passer de ce précieux recueil....."
4. "C'est presque parfait !".....
5. "Une compilation de ce genre dénote de la part de ses éditeurs un grand esprit d'entreprise qui mérite la sympathie et l'encouragement du public laïque tout autant que du public ecclésiastique.".....
6. "Vous dites que cette publication ne profitera pas à votre caisse, et je le crois. Mais le clergé en profitera, et pour ma part, je vous prie de ne pas vous décourager et de faire l'impossible pour nous donner l'an prochain la deuxième année de cette publication désormais indispensable.".....
7. "C'est une magnifique idée que celle-là. Ce *Canada ecclésiastique* sera un beau livre d'archives pour notre clergé. Tous nos prêtres et tous les catholiques seront heureux de le posséder. Nous vous en serons tous reconnaissants."
8. La presse anglaise même a bien voulu s'occuper du *Canada ecclésiastique*. *L'Evening Journal*, d'Ottawa, nous a consacré le bienveillant entre-filet ci-dessous.

AN INTERESTING WORK.

"Le Canada Ecclésiastique" is the title of a neatly printed ecclesiastical almanach just issued by Messrs Cadieux & Derome, booksellers, of Montreal. It is well written, capitally arranged, and in fine proves a complete review of the Catholic Church in the Dominion. Amongst other things it contains the names and addresses of all the clergy, as well as a history of the growth and development of the various Canadian dioceses from the Atlantic to the Pacific, giving a list of the various religious communities and educational institutions in each.

9. Cette publication mérite particulièrement l'encouragement du clergé et de toutes les maisons d'éducation du Canada.
 - "Le *Canada ecclésiastique* est une mine d'or comme renseignements. Il suppose une grande somme de travail.
 - "Nous avons là l'adresse de tous les prêtres du Canada.
 - "Nous avons là l'état religieux de chaque diocèse.
 - "Cet annuaire nous donne de plus une foule de détails sur toutes nos maisons d'éducation et sur toutes nos institutions religieuses.
 - "Les publications de ce genre sont très indispensables : raison de plus pour encourager MM. Cadieux & Derome dans leur religieuse et patriotique entreprise."
- L'Etudiant (de Joliette).

AVIS AUX INTÉRESSÉS !

L'édition du *Canada ecclésiastique*, tirée à nombre restreint (2000 exemplaires), s'épuise rapidement, très rapidement même ! ! 1 volume in-12 Prix 25 cents

L'ABSTINENCE OBSERVÉE

Il est malheureusement vrai que, dans le monde, beaucoup de personnes traitent fort cavalièrement ce précepte de l'Eglise, et s'en raillent même étourdiment parce qu'elles n'ont pas su en apprécier la sagesse. C'est le cas de leur rappeler ces paroles remarquables de Montaigne, qu'ils n'accuseront pas de bigotisme : "Je le puis dire après l'avoir essayé, ayant usé de cette liberté de mon choix et triage particulier, mettant à non-chaloir certains points de l'observance de notre Eglise qui semblent avoir un visage plus vain ou plus étrange, venant à en communiquer aux hommes savants. J'ai trouvé que ces choses-là ont un fondement massif et très solide, et que ce n'est que bêtise qui nous les fait recevoir avec moins de révérence que le reste."

Dans un grand dîner auquel il avait dû assister, peut-être à regret, se trouvait un jeune homme, qui, malgré son air de bonne mine et de parfaite santé, paraissait faire peu d'honneur au festin des mieux servi pourtant. Au potage gras qu'on lui présentait, il avait répondu par un refus ; devant le premier service, uniquement composé de viandes, d'aillieurs délicates, il s'était excusé ; le rôti même, un succulent rôti, une dinde truffée peut-être, mais je ne l'affirmerai pas, n'ayant pu vérifier le fait, le rôti même ne pouvait l'attendrir.

"Mais vous n'avez donc pas faim ? lui dit son voisin, gros homme à la mine rubiconde, qui mangeait pour trois et buvait pour six, nous n'avons donc pas faim, Monsieur ?

—Si vraiment ! J'ai grand faim même !
—Alors vous êtes bien difficile, si rien jusqu'ici n'a pu vous tenter.

—J'attends des légumes !
—Bon ! avec cette figure êtes-vous au régime par hasard ? ou bien votre estomac, comme celui des ruminants, ne se nourrit-il que d'herbages ?

—Non, Monsieur, Je me porte à merveille, je digère à souhait, et je ne serais pas l'arme au bras devant cette superbe bête, si c'était un autre jour.

—Un autre jour ! dit l'autre comme cherchant le mot de l'énigme ! Ah ! j'y suis, j'y suis ; oh ! la bonne plaisanterie ! fameux ! Vous vous abstenez par ordonnance du curé.

—Non, de l'Eglise !
—Ah ! ah ! entendez-vous, Messieurs, dit le railleur en s'adressant à toute l'assemblée, vous ne croyez pas vous trouver en si dévote compagnie ? J'ai là mon voisin, un jeune homme encore, et qui ne dine pas sous prétexte que c'est aujourd'hui vendredi ! Naïf jeune homme !

Et le monsieur de rire, et les autres de rire avec lui, et les quolibets de pleuvoir sur le pauvre jeune homme, qui faisait bonne contenance, bien que sa position cependant pût sembler désagréable et embarrassante.

Cela dura quelques minutes, les moqueries et les sarcasmes furent en pure perte et ne parvinrent pas à ébranler sa résolution ; mais tout à coup, au milieu de ce feu roulant d'épigrammes, une voix s'éleva, au timbre à la fois ferme et harmonieux.

"Eh bien ! moi, dit une charmante jeune fille, assise à l'autre extrémité de la table, je trouve cela très bien, très bien ! J'aime qu'on ait le courage de sa conviction, c'est le fait d'un homme de cœur ; il n'y a que les poltrons et les lâches qui devant l'ennemi cachent leur cocarde !"

Ce langage était celui de la franchise et du bon sens, qui rencontraient d'ailleurs un aimable interprète ; il trouva, par un soudain revirement, plus d'un écho.

"Au fait, Mademoiselle a raison, dit quel-
qu'un.

—C'est vrai ! il faut du courage pour faire ce qu'a fait ce jeune homme, j'avoue que pour moi...

—Au lieu de nous gausser de lui, et pas très poliment, nous aurions mieux fait de l'admirer et peut-être de l'imiter... Allons, Monsieur, voici du maigre : de délicieux choux-fleurs, un excellent macaroni, des épinards exquis !

—Merci, Monsieur, merci, disait le bon jeune homme auquel de tous les côtés s'offrait une assiette. Mais vous ne voulez pas que je m'étouffe assurément ! laissez-moi respirer."

Le jeune homme dina donc ; au milieu de mille prévenances, les plus moqueurs n'étaient pas les moins empressés peut-être.

Quand on se leva de table, le jeune homme s'approcha poliment, pour la remercier, de l'admirable demoiselle dont la généreuse intervention l'avait tiré d'un si mauvais pas, il s'exprima dignement, avec une réserve respectueuse, mais avec esprit, et sa discrétion ne fit qu'ajouter à l'estime que la jeune fille avait conçue pour lui, en disposant les parents à la bienveillance.

Quelque temps après, on célébrait à l'église de... le mariage des deux jeunes gens. Cette union, commencée sous de tels auspices, pouvait-elle ne pas être heureuse ?

LES QUATRE-TEMPS.

Quatre jeunes gens, clerics de la même étude, et qui paraissaient camarades, entrent dans un restaurant pour déjeuner ; ils se placent, bien entendu, à la même table, et, pendant qu'on dispose les couverts, consultent la carte en se la passant tour à tour.

—Garçon, un bifteck ! dit l'un d'eux aux allures cavalières, en faisant sa moustache en pointe et lorgnant la glace voisine, sans doute pour s'assurer que sa cravate ne faisait pas un pli malencontreux ou que le gibus n'avait pas nui à l'agrément de sa chevelure.

—Garçon, deux biftecks, dit le second des jeunes gens.

—Une tête de veau à l'huile ! exclama le troisième.

—Vous me donnerez à moi des lentilles à la

même sauce, dit en souriant le quatrième jeune homme, à la fois spirituel et modeste.

—Tiens, le plat d'Esau ! s'écrie son vis-à-vis, qui paraissait le lion de la bande ; un triste régal pour toi qui as couru toute la matinée et dois avoir l'estomac aux taons ! Quelle idée de prendre des légumes ! Un bifteck comme nous vaudrait mieux.

—Possible, mais aujourd'hui je fais maigre.

—Maigre aujourd'hui, mais ce n'est pas un vendredi ?

—Non, un mercredi, mais un mercredi des Quatre-Temps !

—Petit supplément au carême, sans doute pour qu'on n'en perde pas l'habitude ! Capucin, va ! Décidément donc, tu t'abstiens à vivre dans le monde en séminariste.

—En chrétien !

—Quelle ingénuité de se priver ainsi pour plaire à ces farceurs de curés, qui eux ne se gênent pas pour déguster une poularde grasse ! le vendredi ou le samedi, en faisant des gorges chaudes de vous autres badauds.

—En es-tu bien sûr ?

—Je les ai vus et entendus.

—Je ne suis pas obligé de te croire, car dans le monde on ne se fait guère de scrupule d'un mensonge pour les besoins de la cause, comme on dit. Mais, d'après la chronique, mon bon ! dans notre province, tu fréquentais peu les presbytères et les églises.

—Il trouvait le café plus gai ! dit le second des jeunes gens.

—Mais, quand il serait vrai que toi ou un autre vous auriez rencontré quelque prêtre assez malhonnête homme pour se jouer dans la pratique des vérités qu'il nous prêche, je ne m'en troublerais pas. Ce n'est pas à tel ou tel prêtre que j'obéis, mais à l'Eglise, l'autorité la plus auguste qui fut jamais, puisqu'elle tient ses pouvoirs de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

—Jésus-Christ, un grand homme, mais un homme.

—Dieu et homme tout ensemble ; il ne faut qu'un peu de bonne volonté et de connaissance réfléchie des faits pour acquiescer cette certitude. Mais se donne-t-on la peine d'étudier la religion pour en parler ! Pour revenir au maigre, mon cher, tu me permettras de ne pas m'estimer ni niais ni absurde, quand je juge que de vénérables pontifes, des évêques illustres par la vertu et le génie, réunis en assemblée solennelle, n'ont pu faire cette loi du jeûne que par des considérations sérieuses, importantes, dont il est facile, au reste de rendre compte.

—Bah ! le Pape et les évêques des hommes comme nous !

—Pas tout à fait, du moins dans l'exercice de leur ministère auguste, pour lequel, que vous le vouliez ou non, ils ont été marqués d'un caractère sacré.

—Je n'obéis pas à des hommes.

—Allons donc ! c'est ce que tu fais tous les jours. Ne t'ai-je pas vu te conformer très humblement à l'ordonnance de police qui t'interdisait de sonner du cor de chasse, avec lequel tu rendais sourds les voisins ; comme aussi t'empresser, par ordre, d'ôter de ta fenêtre les pots et caisses à fleurs, agréable ornement, sans doute, mais qu'une bourrasque faisait parfois dégingoler sur la tête des passants ? Qui plus est, si j'en crois ces Messieurs, tu files très doux à Mabile devant un simple sergent de ville au sujet des danses prohibées, tout cela uniquement par peur de l'amende ou du violon.

—Je n'aime pas les désagréments. Mais toi, si tu fais maigre, n'est-ce pas à cause de l'enfer ?

—Quand cela serait, le motif me semble un peu plus sérieux et vaut bien la peine qu'on y songe. Mais faisons-nous l'honneur de croire qu'outre cette considération, qui n'est pas à dédaigner, un motif plus généreux que celui de la peur guide les chrétiens en général, celui du respect et de l'amour de Dieu ; de même que de bons fils se gardent de manquer à leurs parents par affection bien plus que par la crainte servile des reproches ou des châtiements.

—Tu as beau dire, reprit l'autre, en entamant le bifteck, qu'on venait de lui servir, je trouve que c'est une tyrannie de m'empêcher de manger, à mon repas, telle ou telle chose qui me convient, quand on ne me force pas à déjeuner par cœur. Surtout que ces préjugés de la routine clérical ! Je ne m'y soumettrai jamais.

—Oh ! oh !

—Non ! non ! Je ne me laisserai jamais donner par le cogotisme, à preuve ! ajouta-t-il en portant à sa bouche un gros morceau de viande.

En ce moment le chien de l'établissement, une espèce de griffon, assez laid, par parenthèse, vint se planter sur son train de derrière, tout juste en face de la table où déjeûnaient nos jeunes gens, et se mit à les regarder d'un air qui n'était pas celui de la curiosité désintéressée. Ce chien de restaurant, chose rare pour un individu de sa condition, ne brillait pas par la sobriété. Même sa gourmandise, ou plutôt sa goinfrerie, l'a fait surnommer par un habitué, la *Fringale*, nom qui lui est resté.

—Garçon, dit alors notre jeune chrétien, à la grande stupefaction de ses camarades, garçon, une côtelette de mouton !
—A la bonne heure ! bravo ! s'écria le sceptique, voilà parler ! J'étais bien sûr qu'on arriverait à le convertir et qu'il finirait pas s'émanciper ! Mais franchement, cela vient un peu subit et nous éclate au nez comme une bombe."

Le jeune homme souriait d'un air qu'un observateur attentif eût jugé plus malicieux que candide.

On apporta la côtelette, il la prit aussitôt par le manche et la tendit au laridon en faction devant la table, et qui, d'abord un peu surpris de

cette galanterie un peu inusitée, ne se fit pas longtemps prier pour happer à belles dents le succulent morceau. Les convives ouvraient des grands yeux.

— Hé! que diable fais-tu là? dit celui que l'on sait; es-tu fou? Quelle idée de régaler ce quardrupède avec cette excellente côtelette dont se fût fort accommodé un chrétien!

— Un chrétien comme toi!

— Pas de personnalité, sacristain! Comment! toi si économe d'ordinaire, voilà que tu jettes l'argent par les fenêtres.

— Ecoute une historiette. Dans le siècle dernier, où c'était la mode, bien plus qu'aujourd'hui, de faire l'esprit fort et de gloser sur la religion, un incrédule célèbre, qui même se posait en athée, après avoir inutilement prêché ses doctrines dans un cercle de dames, crut se venger en disant avec une impertinente fatuité: "Pardonnez-moi mon erreur, belles dames, je n'imaginai pas que, dans une réunion où l'esprit le dispute aux grâces, j'aurais seul l'honneur de ne pas croire en Dieu. — Hé! vous n'êtes pas seul, Monsieur, repartit avec une vivacité un peu mordante la maîtresse de la maison; mes chevaux, mon chien, mon chat et mon perroquet partagent avec vous cet honneur: seulement ces pau-

vres bêtes ont le bon esprit de ne pas s'en vanter." "Saisis-tu l'apologue? dit le jeune homme au sceptique.

— Mais non! mais non! balbutia celui-ci un peu déconcerté, tandis que les autres riaient aux éclats.

Le jeune homme reprit: "Mon petit, vois-tu bien, lorsque vous vous saturez de viande un jour de fête, vous ne faites qu'imiter ce stupide animal que rien non plus ne gêne dans ses appétits. Mais, permets-moi de te le dire, si c'est comme lui par gourmandise, franchement, ça ne te fait pas d'honneur. Est-ce par forfanterie et amour-propre? La belle gloire en vérité de vouloir faire le brave contre Dieu et de se moquer de la religion, qui seule relève l'homme et en fait un être supérieur! Sans elle il retombe par les mêmes et vulgaires nécessités, au niveau de l'animal et presque au-dessous, n'ayant pas comme celui-ci l'instinct pour lui servir de règle. Si de cela tu fais vanité, mon camarade, c'est bien le cas de répéter, sauf variante, le mot de Molière: "Où le diable la vanité va-t-elle se nicher!"

Extrait du *Catéchisme tout en histoires*, par l'abbé Poussin, 4 vol. in-12. Prix: \$3.00

PRIMES DU PROPAGATEUR DES BONS LIVRES

OUVRAGES A 25 cts.

Ange Gardien (') de la famille.
Antéchrist (l').
Au lac Abbitibi, par M. l'abbé J. B. Proulx, 140 pages.
Anthony.
Aventures d'une cassette.
Aventures d'un capitaine français.
Anne de Bretagne.
Blanche de Marceilly.
Biographie de Mgr de Ségur.
Christophe Colomb, 112 p.
Cassilda.
Catéchisme en histoires.
Civilité (la) des jeunes personnes.
Clé de la somme théologique de saint Thomas (la).
Cléricale.
Défense (la). Solutions courtes et populaires des principales objections contre la religion, 146 p.
Deux filles de Pierre des Vignes.
Dufrieche des Genettes (M. l'abbé).
Eugénie de Revel.
Excursions d'un touriste.
Enfant prodigue (l'), par de Navery.
Eternité des maudits (l').
Fabiola, par le cardinal Wiseman.
Famille Luzy (la).
Héros de Châteauguay (le), par L. O. David, 112 p.
Histoire de Robert Bruce.
Heures savantes, (comédie de Molière).
Histoire de Napoléon.
Imitation de Jésus-Christ.
" de la Sainte-Vierge.
Jeanne Bellomare.
Jean l'Ivoirier, par de Navery.
Jules ou la vertu dans l'indigence.

Légendes du Nord-Ouest, par M. l'abbé Dugast, 140 p.
Mgr Plessis, par L. O. David, 112 p.
Mgr Taché, par le même, 112 p.
Mgr de Lauberivière, par M. l'abbé Tanguay, 160 p.
Mgr Bourget, par M. Leblond de Brumath, 152 pages.
Monsieur Désaulniers, par L. O. David, 108 pages.
Marietta.
Naufrage (le) ou l'île déserte.
Office de la Sainte Vierge, latin ou français.
Première canadienne au Nord-Ouest (la), par M. l'abbé Dugast, 108 p.
Paroissien romain.
Pavillon sanglant (le), par Guénot.
Raphaël.
Sablons (les) et l'île Saint-Barnabé, par J. C. Taché, 156 pages.
Science de bien mourir (la).
Séphora.
Souvenirs de Cochinchine.
Soirées de l'ouvrier (les), par H. Violeau.
Tristan, par de Navery.
Trois légendes de mon pays, par J. C. Taché, 112 p.
Vengeance, Claire de Chandeneux.
Vie abrégée de la Vén. Marguerite Bourgeoys, fondatrice de la congrégation de Notre-Dame, 112 p.
Vie de Monsieur Billaudéle, S.S., 112 p.
Vie de Monsieur Granet, S.S., 124 p.
Vie de saint Benoît-Joseph Labre, 152 p.
Vie de Marie Leckzinska.
Voleurs d'enfants (les).
Vraie politesse (la) et le bon ton.

MÉDAILLONS SAINTE-ANNE, (ovales, 3 1/2 x 5 pes) cadre en cuivre.

OUVRAGES A 20 cts.

A ceux qui souffrent, consolation, par Mgr de Ségur.
Causeries sur le protestantisme, par le même.
Livre des professes (le), 2e partie.

Petites vertus (les) et les petits défauts de la jeune fille.
Science du ménage (la).
Souvenir du pèlerinage canadien à Lourdes.
Un signe des temps ou les 24 miracles de Lourdes.

OUVRAGES A 15 cts.

Cinquante proverbes, par de Margerie.
Cinquante histoires, par de Margerie.
Clés du Paradis (les).
Culte de la Sainte Face (le).
Dévotion à Saint Joseph, par S. Liguori.
Dévotion des dix dimanches.
Douze vertus d'une bonne maîtresse.
Étincelle du cœur (l') ou Retraite de 8 jours.
Indulgence de la Portioncule (l').
Livre des professes, (1ère partie).
Manuel du citoyen catholique.
Paillettes d'or (les).

Pâques (les).
Petit catéchisme liturgique.
Petit manuel de dévotion à S. Antoine de Padoue.
Petit manuel du saint Rosaire.
Quelle est ma vocation?
Sainte messe (la). Méthode pour y assister.
Sœur Saint-Pierre (la) et l'œuvre de la réparation.
Tiers-Ordre de saint François d'Assise (le).
Une heure nouvelle du ciel sur la terre.
Vie de plaisir (la).

OUVRAGES A 10 cts.

(De la Bibliothèque religieuse et nationale.)
Amour aux parents; par F. P. B., nouvelle édition augmentée par un prêtre du diocèse de Montréal.
Assistance due aux parents; par le même.
L'Enfer; par Mgr de Ségur.
Mes tentations, ou questions respectueuses adressées à M.***, pasteur évangélique et à tous les ministres protestants; par un protestant dans le doute.
Notre-Dame-de-Liesse, mère de grâce.
Our Lady of Liesse. Legend and pilgrimage.
Obéissance aux parents; par F. P. B.
Respect aux parents; par le même.
Sœur Saint-Pierre (la) et l'œuvre de la réparation; par l'abbé Janvier.

Victoire Brielle dite la sainte de Méral; par l'abbé Moriceau.
Béatitudes (les).
Céleste ami (le).
Ecole de la voie douloureuse (l').
Entretien sur l'apostolat de la prière.
Hommage aux jeunes catholiques libéraux.
Jour heureux ou le premier vendredi du mois (le).
Malades consolés (les).
Petit Manuel pour assister les malades et les disposer à la mort.
Sainte Vierge d'après l'Évangile (la).
Sacré-Cœur d'après l'Évangile (le).
Scapulaire du Sacré-Cœur (le).
Sept paroles de la Sainte Vierge (les).
Sociétés secrètes (les).
Très saint sacrifice de la messe.

OUVRAGES A 5 cts.

(De la Bibliothèque religieuse et nationale.)
Au pied de l'autel; (par l'auteur des Paillettes d'or.)
Bernadette, suivi de La botte de paille.
Juif errant (le).
Légende du cheval de l'huissier (la).
Mois de la Sainte-Enfance, ou petit bouquet spirituel offert à Jésus enfant.
Mois de saint Joseph.
Mois de Marie.
Mois du Sacré-Cœur.
Mois de sainte Anne.
Mois des âmes du purgatoire.
Père Jean (le).
Petit paroissien des enfants (avec tableaux de la messe.) 128 pages.
Première confession (la).
Pieux souvenirs du foyer chrétien.
Recueil de neuvaines en l'honneur de la sainte Vierge, augmenté d'une fort belle neuvaine à sainte Anne.
Siège de Paris (le).
Une heure d'adoration en faveur des âmes du purgatoire.
Vie de sainte Emilie, modèle des mères chrétiennes.
Vie de saint Roch, avec une neuvaine de prières.

Acte héroïque de la charité (l').
Angélus (l').
Aux âmes affligées et découragées. Paroles tirées de la sainte Écriture.
Ave Maria (l') ou salutation angélique.
Bienfaits de la communion (les).
Bienfaits de la confession (les).
Blasphème (le).
Bonheur d'une bonne première communion (le).
Bonne première communion (la).
Bouquet spirituel à la sainte Vierge.
Chapelet (le).
Chasteté (la), ses joies et ses gloires.
Conseils pratiques pour assurer le fruit des retraites.
Credo (le).
Crucifix (le).

Défauts des jeunes filles (les).
Enfant de Marie (l'), d'après saint Alphonse.
Encyclique (l') *Immortale Dei* (en français).
Humilité (l').
Instructions sur le chemin de la croix.
Malheur d'une première communion sacrilège (le).
Méditations pour trois jours de retraite.
Mortification (la).
Mystères du saint Rosaire (les).
Pater (le).
Pauvreté (la).
Petit bouquet à saint Joseph.
Petits bouquets à offrir au cœur de Jésus.
Petit Pensez-y bien.
Petit traité de la prière.
Petit traité de l'obéissance.
Petite fille de la sainte Vierge (la).
Présence de Dieu.
Préservatif contre le fléau qui nous menace.
Respect humain vaincu par les bons exemples.
Signe de la croix (le).
Très sainte communion.
Vieux mensonges.
Vertu de l'intercession de Pie IX.
Vertu miraculeuse de la dévotion au Sacré-Cœur.
Vertu miraculeuse de la dévotion aux saints anges.
" " de l'Ave Maria.
" " du rosaire et du chapelet.
" " de l'eau bénite.
" " du scapulaire.
" " de l'Angélus.
" " de la sainte messe.
" " des lampes et des cierges.
Vertus des jeunes filles (les).

Ouvrages en sténographie Duployé:
Catéchisme de vélocigraphie-Duployé.
Exercices sténographiques Duployé.
Méthode de sténographie pour écoles.
Traité des abréviations que comporte la sténographie.

LE DICTIONNAIRE GÉNÉALOGIQUE

DES
FAMILLES CANADIENNES

PAR

L'abbé C. TANGUAY

EUSÈBE SENÉCAL & FILS, ÉDITEURS,

20 RUE SAINT-VINCENT, MONTRÉAL

Nous venons de recevoir le troisième volume du grand ouvrage que le savant abbé Tanguay travaille depuis près de trente ans à édifier pour la gloire de son cher Canada. La nouvelle de l'apparition de ce troisième volume sera reçue par tous avec un extrême plaisir, nous en sommes sûrs. Les souscripteurs y verront la preuve que les promesses faites lors de la livraison du deuxième volume ont été très fidèlement remplies, puisque le dernier volume paru était annoncé pour le présent mois de Mars: ceux qui ne sont pas encore souscripteurs auront aussi la complète certitude que l'ouvrage sera mené à bonne fin et que rien désormais n'empêchera l'apparition des volumes subséquents chacun au temps dit.

La rapidité relative avec laquelle ce dernier volume a été fait, sans rien nuire au soin minutieux qu'il exigeait, tant dans la partie typographique que dans la reliure, fait beaucoup d'honneur à l'imprimerie canadienne et à l'établissement des MM. Senécal en particulier. Rarement, très rarement, nous avons vu un livre sortir d'un atelier typographique en aussi peu de temps, et portant avec lui des marques indéniables d'un soin extraordinaire.

Nous invitons cordialement les familles canadiennes-françaises, les fabriques paroissiales, les Canadiens patriotes enfin, à ne pas perdre l'occasion de se procurer le *Dictionnaire généalogique des familles canadiennes*.

Nos remerciements aux éditeurs pour leur gracieux envoi.